

40 PAGES



de bonne lecture

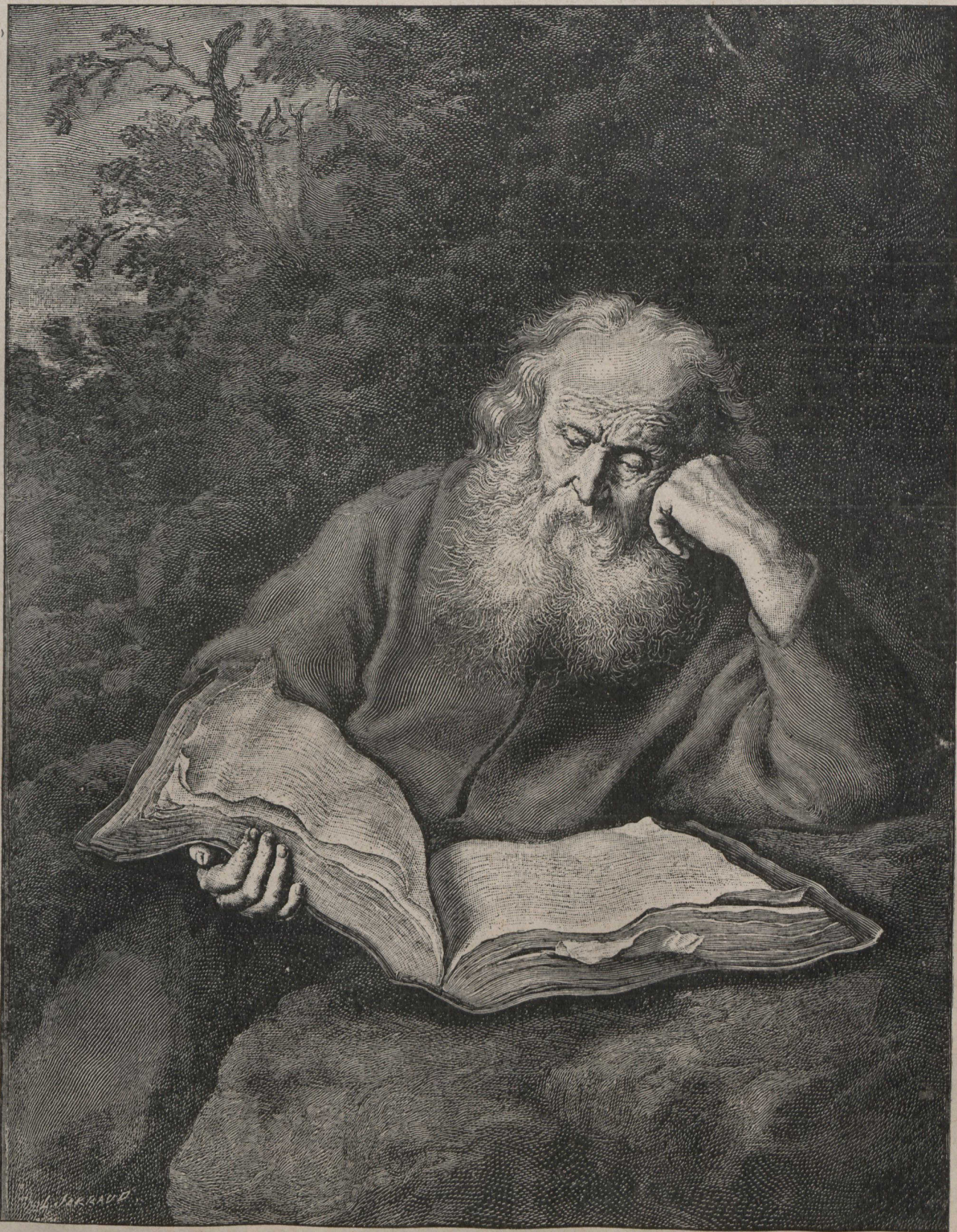
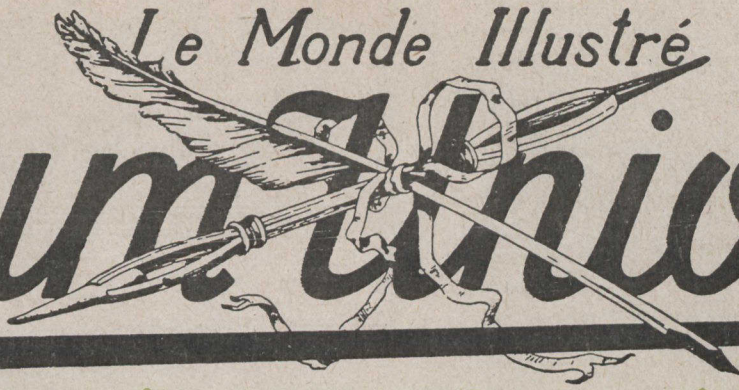
EQUIVALANT A

120 PAGES

d'un Magazine in-octavo
DE 15c. 20c OU 25c.

Le Monde Illustré

Album Universel



"L'ERMITE," d'après le tableau de SALOMON KONINCK, (Galerie de Dresde)

Vin Biquina

Vin Généreux
de BOURGOGNE
au Quinquina et au
PHOSPHATE DE CHAUX



— TIENS CHÉRI, C'EST L'ORDONNANCE DU MÉDECIN —

Vous tous, victimes du surmenage résultant de l'assiduité aux affaires et aux études; vous qui êtes neurasthéniques, qui souffrez de nervosité, de prostration nerveuse, de faiblesse générale, d'insomnie, d'étourdissements, et qui êtes la proie des ces misères physiques qui troublent si profondément l'existence, n'hésitez pas à employer le meilleur des médicaments toniques, le VIN BIQUINA.

En vente chez tous les pharmaciens et épiciers, aussi dans les hôtels et restaurants de première classe.
Demandez-le.

PIANO PIANOLA

RÉUNISSANT dans un seul instrument de peu de volume un piano droit de premier ordre et un PIANOLA MÉTROSTYLE.

Comme apparence extérieure, il ressemble aux autres pianos. Il peut être joué avec les doigts de la façon ordinaire.

Mais, ce qui est le plus important, il contient à l'intérieur un PIANOLA MÉTROSTYLE complet — la dernière et la meilleure de toutes les machines automatiques jouant du piano.

Le changement du jeu à la main au jeu par le PIANOLA ne prend que le temps nécessaire pour repousser un panneau sur le devant du coffre et pour insérer un rouleau de musique perforé. Il n'y a rien à placer devant le clavier, car le mécanisme du PIANOLA est compris dans l'espace intérieur du Piano jusqu'ici inoccupé.

L'ÆOLIEN COMPANY, de New-York, (au capital de 10 millions de piastres,) a acheté les quatre manufactures de pianos suivantes, et fabrique maintenant ces pianos avec le PIANOLA MÉTROSTYLE, en dedans, offrant ainsi à ses clients un choix unique au monde.

WEBER, N. Y. — \$900 ET \$1000
WHEELOCK, N. Y. — \$700
STECK, N. Y. — \$800
STUYVESANT, N. Y. — \$600

Termes de paiement faciles, si on le désire. NOUS PRENONS TOUTES SORTES D'INSTRUMENTS EN ÉCHANGE. Venez les voir, même si vous n'avez pas besoin d'acheter.

SEUL AGENCE

**NORDHEIMER PIANO
AND MUSIC CO., LIMITÉE**

L. E. N. PRATTE, GERANT

Facteur du PIANO NORDHEIMER, et représentant les PIANOS STEINWAY, PRATTE, KRANICH & BACH, MARSHALL ET WENDELL, les PIANOLA-MÉTROSTYLE, L'ÆOLIEN ORCHESTRELLE, les PIANOS-PIANOLAS, ETC.

**589, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST,
MONTREAL**

Tout ce qu'il faut pour la Table



Nous invitons les lecteurs de l'ALBUM UNIVERSEL à visiter nos superbes étalages.

Services à Diner Services à Thé
Plats à Gâteaux

Articles en Faïence et en Porcelaine
Verrerie et Coutellerie

Service à Diner Complet ^{107 morceaux,}
valant \$8.00. Blanc avec bordure double et doré. **\$4.80**
PRIX SPÉCIAL.....

H. C. GRÉGOIRE

Phone Bell
Est 2078

775, Rue Ste-Catherine Est

(Bloc
Barsalou)

Aussi 377 Rue Sainte-Catherine Est

Solution de Bisphosphate de Chaux DES FRÈRES MARISTES

32 ANS DE SUCCÈS

Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consomption. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les



maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Bisphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES
BONNES PHARMACIES

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philip-pines.

Au numéro: 5 cents.
Pour les autres pays de l'Union Postale:
Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire

Tél. EST 4415 51, rue Sainte-Catherine Ouest Coin St-Urbain

Bureaux de la Rédaction: les mercredis et Jeudis, de 4 à 6 hrs. p.m.

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



A PARIS—Chez Madame Daniel Lesueur, (au Petit Palais des Beaux-Arts)

De gauche à droite: Madame Alphonse Daudet.—Madame Gabrielle Réval.—Madame Poradowska.—Madame Catulle-Mendès.—Madame Félix-Faure-Goyau.—Madame Séverine (cachée).
—Madame Daniel Lesueur.—Madame Claude Ferval.—Madame Jean Bertheroy.—Madame Georges de Peyrebrune.—Comtesse Mathieu de Noailles.—Madame de Broutelles.



M. L. J. BECQUART, explorateur, habillé en Samoyède



Femmes "Innuït," rencontrées par M. Becquart, au nord de la baie d'Hudson.



Equipage du navire canadien d'exploration polaire, Arctique, commandant Bernier.

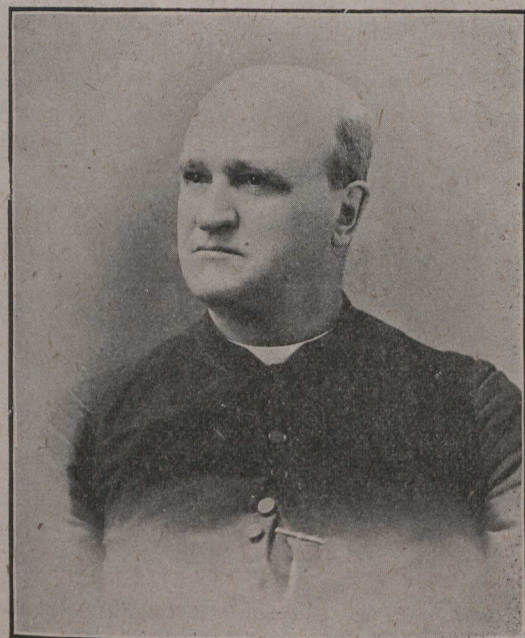
NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



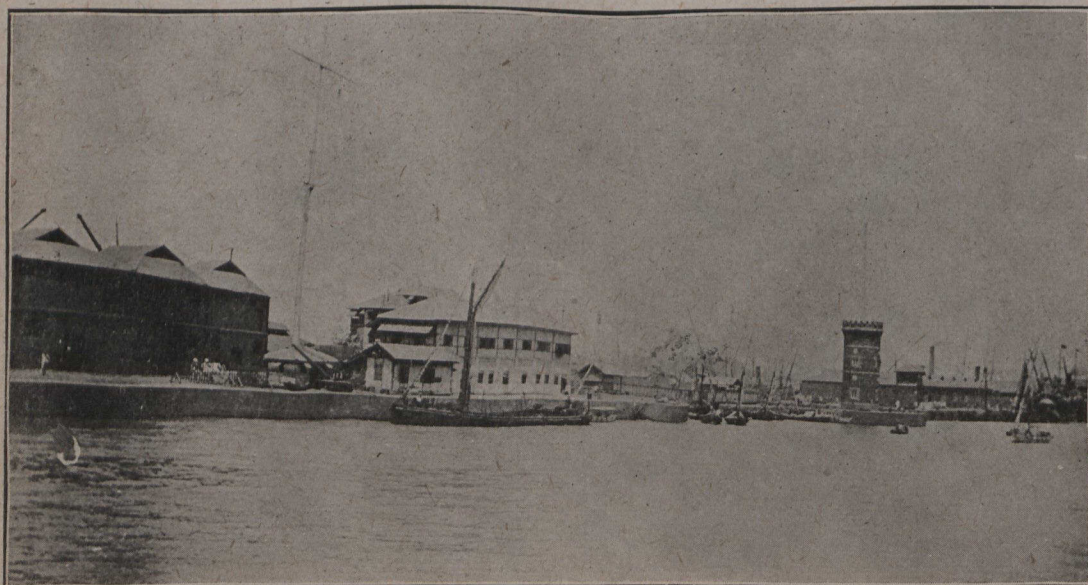
LES NOUVEAUX TABLEAUX DU CHŒUR DE L'ÉGLISE ST-JEAN BAPTISTE DE MONTRÉAL, peints par M. E. Meloche.
 St-Jean Baptiste reprochant à Hérode son adultère. St-Jean Baptiste reconnaissant le Christ comme fils de Dieu.
 D'après photographie de Laprés & Lavergne 360 St-Denis, Montréal.



Sa Sainteté Pie X, d'après un portrait à l'huile, fait à Rome par notre distingué peintre québécois M. Ch. Huot. Ce portrait fait partie de la collection de tableaux de M. H. Magnan, rédacteur du "Progrès du Saguenay," de Chicoutimi.



Le Révd. Magloire Auclair, curé de la Paroisse St-Jean Baptiste de Montréal.
 D'après photo. de MM. Quéry Frères, 98, rue Ste-Catherine Est.



ADEN, d'Arabie, sur le golfe d'Aden, est un port anglais, où l'amirauté britannique fait de grands approvisionnements de charbon, pour parer à toutes éventualités en cas de conflit en Orient.
 Photo. inédite, prise par H. Ségal



M. Edouard Meloche, artiste peintre, auteur des deux tableaux que nous reproduisons ci-contre.
 D'après photo. Laprés & Lavergne, 360 St-Denis.

Sommaire du No 1187 du 26 janvier 1907

Planches hors-texte: Gravures d'actualité — L'immigration française, par L. d'Ornano — Echos de partout, par Paul d'Esmorin — Nouvelle inédite: "La villa rouge", par Edouard Joyeuse — Le prix "Vie Heureuse" — Poésies par André Corthis, lauréate (1906) du prix "Vie Heureuse" — Nouvelle inédite: "Sous le Mont-Royal", par Gaston Leury—Texte correspondant à nos gravures — Pour nos lectrices — Trois pages humoristiques — Pour nos jeunes amis — La cuisine de Madame, recettes à la Canadienne — La reine des oies, par Fulbert-Dumontail — L'ouest Canadien — Renseignements utiles concernant le Canada — Inédit: Le rêve et la réalité, par Mme Anna Robinson — Les grands musiciens — Anciennes industries domestiques — Poésies, variétés, etc.

Feuilletons:

Le Chien d'Or — Robinson Crusoe.

Musique:

Doux Souvenirs, valse par G. Michiels — Réverie Tzigane, par Maurice Depret.

FETES RELIGIEUSES

Samedi 26, S. Polycarpe, évêque, martyr.

Dimanche 27, Septuagésime.

Lundi 28, S. Paulin, évêque, confesseur.

Mardi 29, S. François de Sales, évêque et doct.

Mercredi 30, Ste Martine, vierge, martyre.

Jeudi 31, S. Pierre Nolasque, confesseur.

Vendredi 1 février, S. Ignace d'Antioche, év. et martyr.

Plaine lune, le 29, à 8 heures 51 minutes du matin.

CHRONIQUE

L'IMMIGRATION FRANÇAISE

Depuis quelques mois, une polémique à laquelle la politique et le patriotisme ne sont pas étrangers, se poursuit dans les colonnes d'un journal hebdomadaire montréalais, qui, non sans raison, se pique de dire franchement sa façon de penser.

Il s'agit de l'immigration française en ce pays, ou, tout au moins, de celle de gens qui parlent notre langue.

De beaux et éloquentes articles ont été écrits à ce sujet, tous tendant à attirer en Canada, soit des Français, soit des Belges.

De ces derniers je ne m'inquiéterai pas, ne les connaissant que fort peu, et, étant en outre persuadé qu'ils sauront bien démêler le vrai du faux, puisque d'aucuns ont déjà donné des preuves de sagacité et de sagesse à cet égard. C'est dire que les Belges ne se laisseront pas leurrer indéfiniment par des promesses que je veux croire honnêtes, mais qui, somme toute, comportent trop d'aléas pour qu'ils ne les envisagent pas comme je vais le faire, lorsqu'elles s'adressent plus particulièrement aux Français.

Donc, brièvement, j'exposerai la situation, me réservant ensuite de faire de sincères remarques, qu'elle comporte je crois.

La race française ayant fait des merveilles en Canada, y ayant exhibé une vitalité et une irréductibilité quasi uniques dans l'histoire des peuples, les temps sont venus où elle se voit déborder par une autre, par d'autres races, que les conditions ethniques, politiques, et économiques ont portées à se ruer sur ce continent. Conséquemment, il est naturel que les Canadiens à bon droit épris de leur pays, le veuillent garder, ne se résignent pas à être passivement



Le prof. HENRI MOISSAN de Paris, inventeur du four électrique, lauréat d'un prix Nobel en 1906.

éliminés par l'élément étranger. D'où les appels à la souche mère de la race; d'où l'espoir que se désagréant par suite de conditions politiques momentanées, celle-ci contribuera à renforcer le jeune et vivace rejeton qu'elle a abandonné sur les bords du St-Laurent.

Rien n'est plus noble qu'un tel désir, qu'un tel sentiment, et j'applaudirais à ce patriotisme canadien-français, s'il n'avait à compter avec un peuple qui, quoique parlant notre langue, est de nous séparé par l'incommensurable abîme de la révolution française.

Car, je dois dire que je suis intimement persuadé qu'à de rares exceptions près, à quelque parti politique, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent, les Français ont une mentalité très différente de celle des Canadiens-français. Je ne fais pas ici un parallèle, où l'une et l'autre famille de la même race mise en cause ont tour à tour le dessus et le dessous, je constate, par de longues années d'observations et de commerce amical avec des Canadiens-français et des Français. Après tout ce que certaines plumes montréalaises, et des mieux douées, ont dit sur le chapitre de l'immigration française en Canada, on comprendra que j'aurais pu me dispenser d'en parler, si je n'avais des raisons que je crois bonnes, pour réfuter, ou, au pis aller, pour ne point partager les vues des auteurs des articles que tous nous avons lus dans notre presse locale.

On dit qu'une grande partie de la population française est très pauvre, qu'elle serait heureuse de vivre à l'aise sur la terre canadienne. Mais, oublie-t-on, qu'il ne se passe pas de semaine que les mêmes journaux ne déclarent que la France est, par rapport à sa population, de beaucoup le pays le plus riche du monde! Ne prête-t-elle pas sans compter à la Russie, à l'Angleterre, aux États-Unis? Ses fonds placés à l'étranger n'atteignent-ils pas le chiffre énorme de 40 milliards de francs?

Si donc il y a du paupérisme en France, c'est que la fortune nationale n'y est pas encore aussi partagée qu'elle le devrait, qu'elle le sera un jour. Et, sur ce point, qu'on me permette de signaler que ladite fortune est déjà mieux répartie que partout ailleurs. Les Français peuvent donc vivre chez eux, en attendant le moment où, plus assagis, ils auront, autant que faire se peut, équilibré la juste répartition des biens de leur patrie. C'est sans doute pourquoi, et étant donnée l'ère actuelle des troubles intérieurs en France, on n'y signale qu'une émigration maximum annuelle de 90,000 âmes, tandis que dans le même nombre de mois 780,000 Italiens s'expatriaient.

Mais, laissons de côté cette partie du problème, et demandons-nous si oui ou non, il est avantageux pour des Français de venir au Canada? Après, peut-être aurai-je le loisir de vous dire, ami lecteur, si nous avons intérêt véritable à les appeler à nous.

Certes, le Canada est un pays d'avenir, mais... son climat est rigoureux! Nos cousins

d'outre-mer y souffrent dès le premier hiver, surtout lorsque leurs boissons de table: vin, cidre ou poiré leur font défaut. Peu à peu ils s'anémient, ou se ruinent, s'ils veulent avoir des mets substantiels comme nous les exigeons pour faire face à l'énorme dépense d'énergie que nécessite une basse température hivernale. La vie est, remarquons-le, beaucoup plus chère au Canada qu'en France; on n'y peut faire que difficilement des économies au début d'un séjour de transition. Ce sont autant de sources de gémissements pour les Français qui nous arrivent. Ils gagnent plus que chez eux, mais, par contre, ils dépensent davantage. Nos mets, notre façon de vivre ne leur vont pas d'emblée; aussi, bougonnent-ils contre le Canadien, quand ils ne le lui disent pas en face. Et, c'est ainsi que naissent des frictions aussi désagréables pour les arrivants, que pour ceux qui les accueillent en Nouvelle-France. Avec cela, le Français est naturellement porté à la critique, spirituel il est railleur, ne s'étant pas un peu figé comme nous au contact de l'anglais; bref, il nous pique dans ses discours et nous finissons par le remettre à sa place... lui reprochant d'être venu chez-nous, même après l'y avoir invité.

Ce sont là petits ennuis de famille, qu'à la rigueur on pourrait surmonter, attendu que jusqu'ici je n'ai fait allusion qu'au côté matériel de nos rapports avec les Français, supposant que ceux débarqués parmi nous auraient trouvé immédiatement à s'occuper, à gagner leur vie, soit à la campagne, soit à la ville.

Il y a maintenant à considérer le côté moral de la question. J'ai dit tantôt que la révolution française avait créé un abîme incommensurable entre la France et le Canada, c'est rigoureusement vrai. En France les droits de l'homme sont entendus différemment qu'au Canada, la justice, l'instruction publique y sont autres, et, pour tout dire, les concepts de l'existence aussi.

Qu'on s'étonne après cela de l'acrimonie dont font montre envers nous les Français lorsque l'on compare leurs institutions aux nôtres? Acrimonie que nous leur rendons, parce que nous avons le droit d'aimer et de défendre notre patrie, comme ils aiment et défendent la leur.

Si j'osais, je dirais qu'en cet ordre d'idées, le Français est trop entier. C'est peut-être parce qu'il le sait, parce qu'il s'attend à avoir à lutter à l'étranger qu'il n'émigre pas. Aussi bien a-t-il peut-être raison, et puisque la France a de vastes colonies, et une population stationnaire ou à peu près, il n'est pas étonnant qu'elle regarde d'un mauvais oeil les agents quelconques d'émigration.

Amener chez nous, des mécontents d'avance, des prolétaires peu débrouillards, ou des charbonniers des deux sexes presque à tout coup, c'est, je crois, une témérité qui ne peut que mettre du chaos dans la race canadienne-française, sans attermyer d'un seul jour l'heure fatale où elle pâlera, s'effacera à jamais, noyée dans le flot de l'anglo-saxonisme qui l'encerclera à mort.

Tant que cela nous sera possible, de la France n'acceptons qu'une immigration: celle de la pensée lucide, saine et forte, le dessus du panier de ses intellectuels, et encore criblé selon les lois de la morale et de la vertu qui nous régissent.

Quant aux Français, pour leur bien, comme pour le nôtre, il est préférable qu'ils restent où reposent nos ancêtres les Gaulois. Je suis tellement convaincu à ce sujet, que jamais je n'engage un cousin de France à venir parmi nous. Même, par correspondance, je m'efforce d'empêcher toute immigration française au Canada, voire de St-Pierre et Miquelon, et, ce disant, je suppose que le lecteur me comprend.

ECHOS DE PARTOUT

—Paris, capitale d'une république, recevra cette année la visite de quatre souverains : les rois d'Angleterre, d'Espagne, de Norvège et de Danemark. S. M. Edouard VII exceptée, à qui ne saurait s'appliquer notre remarque, les autres sont de jeunes têtes couronnées éprises des splendeurs de Paris, et qui, probablement, désirent y trouver des ovations offertes par une hospitalité aussi généreuse que facile. Mais si ça plaît aux rois, ça plaît tout autant aux bons parisiens, toujours badauds ; donc, tout le monde sera content, sauf peut-être le ministre des finances de France, qui, pour recevoir ces princes, devra grossir un peu le budget français. Paris, Paris, bazar du monde, au luxe aguichant ; Paris, marché de plaisir, qu'advierait-il si tu disparaissais ? Où donc les rois pourraient-ils se ballader pompeusement ? Pourvu que les anarchistes ne se mêlent pas de ces fêtes...

—La tour Eiffel devant revenir à l'État français en 1910, on s'occupe déjà de savoir si elle sera démolie. D'aucuns, des savants, tiennent à la conserver pour des fins d'études, d'autres, des artistes, voudraient la voir disparaître. Du haut de sa grandeur (1000 et quelques pieds), le célèbre pylone de fer contemple les crânes chauves qui se battent pour ou contre lui. Son existence n'en sera pas moins éphémère, tout nous portant à croire que la fameuse tour ne vivra pas aussi longtemps que les pyramides.

—L'année dernière s'étant achevée, aux États-Unis, sur un désastre de chemin de fer, la nouvelle y a commencé de même. A Volland, Kansas, un télégraphiste de 19 ans, John Lynch, ayant manqué à son devoir, deux trains se sont tamponnés, dont les débris prirent feu brûlant 35 voyageurs, la plupart des Mexicains. Décidément, nous en tenons pour notre idée : partout, sur ce continent, le personnel des chemins de fer devrait être doublé durant la saison des fêtes. On éviterait ainsi nombre de terribles accidents.

—Si nos lecteurs se souviennent de ce que nous écrivions récemment au sujet des perturbations sismiques enregistrées par les sismographes de Laybach et de l'île de Wight, ils ne seront qu'à demi surpris d'apprendre qu'on annonce qu'à Ceylan d'énormes raz de marée se sont produits trois heures après que les appareils eurent enregistré un formidable séisme. Comme nous le pensions, tout porte à croire qu'un cataclysme géologique s'est produit dans les profondeurs du Pacifique.

—Depuis la semaine dernière le Canada compte quatre nouveaux sénateurs : Les honorables G. W. Ross ; Robert Beith ; John Costigan et Daniel Gillmor.

—Du 19 au 23 du courant, le secrétaire d'État américain, M. Elihu Root, a été l'hôte de notre gouverneur général, lord Grey, à Rideau Hall. Cette visite est absolument en dehors du domaine de la politique ; bien qu'elle soit faite

pour améliorer les relations entre le Canada et les États-Unis.

—La banque russo-chinoise (une des plus fortes institutions financières du monde), a ouvert une succursale à New-York, le 14 du courant. M. W. Kutzel est le gérant de cette nouvelle et très importante succursale.

La Russie aurait-elle, par hasard, l'intention de flotter un emprunt aux États-Unis ?

—La crise anti-cléricale se fait de plus en plus prononcée en Espagne. Au moment où nous écrivons ces lignes, on ignore si le gouvernement de Madrid pourra faire face à cette tempête sociale, et si les ministres conserveront leurs portefeuilles. Le 13 du courant, à Bilbao et à Saint-Sébastien, eurent lieu de grandes manifestations anti-cléricales, suivies de quelques bagarres. Les troupes en garnison dans ces villes ayant été consignées, prêtes à réprimer tous désordres, grâce à l'énergie du gouvernement toute cette effervescence populaire s'est dissipée sans effusion de sang.

—Malgré l'opposition de la Cour, le roi Alphonse XIII a, le 12 janvier, autorisé l'ouverture d'une chapelle protestante, attenante au palais royal, et destinée à la princesse Henry de Battenberg, mère de la reine d'Espagne. Cette mesure a été prise parce que la belle-mère de Sa Majesté, princesse anglaise et protestante, séjournera à la Cour d'Espagne jusqu'à la naissance de l'enfant des jeunes souverains espagnols, naissance qui surviendrait normalement en avril prochain.

—La duchesse de Fife, fille ainée de leurs Majestés d'Angleterre est, paraît-il, gravement malade.

—Le ministre de la guerre britannique ayant mis son veto à la réalisation du tunnel sous la Manche ; en dépit de l'entente cordiale, il est probable que les plans dudit tunnel demeureront dans les cartons, comme ils le font depuis 1882.

—Les tempêtes qui ont sévi dernièrement au nord-ouest de ce continent, ont considérablement retardé les trains. Certains convois sont restés enneigés pendant plusieurs jours.

—Les autorités de Nicaragua ayant capturé le général Dionisio Cutierrez et ses partisans, tous révolutionnaires du Honduras, la révolution a pris fin dans ce dernier pays. C'est du moins ce qui ressort d'un échange de télégrammes, intervenus entre M. Bonilla, président du Honduras, et Zelaya, président du Nicaragua.

—Le 12 janvier, M. Antonin Dubost, sénateur de l'Indre, a été réélu président du Sénat français.

—La récente encyclique de Sa Sainteté Pie X, touchant la crise religieuse en France, est fort commentée par la presse parisienne. Certains journaux pronostiquent que le Pape fera prochainement une encyclique plus précise, afin d'instruire le clergé sur la nouvelle organisation du culte.

—Les Mexicains ne plaisantent pas lorsqu'il

s'agit de grèves. A Orizana, Mexique, de 5 à 6,000 ouvriers s'étant mis en grève, et ayant incendié une manufacture, pillé des magasins, etc., les autorités firent appréhender 7 chefs des grévistes, et, les malheureux furent fusillés, devant leurs camarades, sur les ruines fumantes de l'établissement incendié. Pour un simple mot un ouvrier fut fusillé sur place par la force armée. Il nous semble que de tels procédés sont indignes de notre époque. Ce que nous n'approuvons pas en Russie, nous ne saurions l'approuver ailleurs. Dans les pays civilisés il existe des tribunaux, pourquoi n'y pas recourir, quelques excès que l'on puisse reprocher à la populace ? Que les capitalistes s'en souviennent : "Toute grève noyée dans le sang en appelle une autre encore plus violente."

—L'amiral Nebogatoff, second de l'infortuné Rodjestvensky, le vaincu de la bataille navale russo-nipponne, de Tsou-Shima, et, comme lui, condamné à mort par un conseil de guerre, ne sera pas exécuté, l'empereur de Russie ayant commué sa peine en dix années de prison.

—M. Francis Charmes, homme de lettres et sénateur du Cantal, a été nommé directeur de la célèbre Revue des Deux Mondes, poste que l'éminent et regretté Ferdinand Brunetière occupa jusqu'à sa mort.

—S. M. Muzaffer-Ed-Din, schah de Perse, étant décédée, son fils, Mohamed-Ali-Mirza, lui succède, sans qu'aucune complication diplomatique ne se produise à l'extérieur.

—Bien que les Américains s'efforcent d'enrayer le flot de l'émigration qui déferle sur leur pays, sous ce rapport, l'année 1906 détient un record. En effet, durant ses douze mois, sont arrivés chez nos voisins : 1,166,255 individus, parmi lesquels une quarantaine de mille Japonais. Afin d'éviter les lois rigoureuses américaines concernant l'immigration des asiatiques, les rusés Nippons s'arrêtent à Hawaï, y passent quelque temps, et parviennent ensuite sur la côte ouest de l'Union, sans être inquiétés.

—A la conférence des Bureaux des Missions Étrangères des États-Unis et du Canada, tenue à Philadelphie, Pensylvanie, ces jours derniers, une requête a été adressée au Président Roosevelt, le priant de faire mettre fin aux atrocités que l'on dit être commises dans l'État libre du Congo.

—La question des races (égalité des blancs et des noirs aux États-Unis) a donné lieu la semaine dernière à un vif débat au Sénat américain. Les sénateurs Tilman et Patterson ont été les deux champions de cette lutte parlementaire, où une fois de plus, a été discuté l'esprit par trop autoritaire du président Roosevelt. Les choses en sont au point que, dans l'Union, nombre de politiciens de grande envergure se récrient contre les ordres récents donnés par le chef de l'exécutif, qui, disent-ils, ignore de plus en plus les parlementaires, agit en autocrate, et compromet ouvertement la constitution des États-Unis.

PAUL D'ESMORIN.



Le prof. CAMILLO GOLGI, de Pavie, lauréat d'un prix Nobel en 1906.



Le prof. GIOSUE CARDUCCI, de Bologne, lauréat d'un prix Nobel en 1906.



Le prof. ROMAN Y CAYAL, de Madrid, lauréat d'un prix Nobel en 1906.



Le prof. J. J. THOMSON (lord Kelvin) de Cambridge, Angleterre, lauréat d'un prix Nobel en 1906.

LA VILLA ROUGE

NOUVELLE INÉDITE

A mi-côte, sur le flanc mousseux et doucement incliné de la montagne, dans un éclaboussément sombre de verdure; la "Villa rouge", maison moderne et confortable, à cinq minutes seulement des boulevards extérieurs, arrondissait sa toiture dans le ciel délicieusement clair d'un transparent mois de mai, émergeait de l'active et très mauvaise efflorescence des feuilles vertes et piquait avec un air de fête dans le clair obscur de l'érablière la couleur rose de ses briques. Vert tendre, châtoyant et doux, au printemps; féerie d'ombre et d'or à l'automne, un parc entourait l'habitation et ses dépendances, semblait vouloir l'enfermer dans la structure gigantesque des arbres séculaires, l'égayait, l'embaumer aussi avec les mille et une fleurs rustiques qui, à cette époque ensoleillée du renouveau, jonchaient le sol en odorant tapis, anémones, fleurs de fraisières sauvages, violettes blanches et violettes bleues, fleurs printanières, fleurs exquises dont l'agreste et bien étrange parfum nous grise.

A quelques centaines de pas du jardin, où presque incessamment se promenaient des visiteurs curieux ou des invités loquaces, à l'extrémité des sentes qui dévalaient à travers les lianes enchevêtrées, et qui toutes aboutissaient au même endroit de la même clairière, par delà l'épaisseur des taillis, les arbres reflétaient leurs dômes et leurs cônes, le réseau compliqué de leurs branches et les arabesques fantastiques qu'elles décrivaient sur une nappe d'eau tranquille, profonde et qui semblait dormir à l'ombre des futaies; eau presque verte, somnolente et sournoise, mauvaise conseillère des désespoirs qu'elle fascine et qu'elle attire, seule confidente des amours naïves et des premiers serments que Georges Chateauguay, frais émoulu de l'Université Laval, et Marguerite Nesmy, petite modiste, très douce et très blonde, au regard irrésistible, au minois souriant et singulièrement expressif, avaient échangés sur ses bords.

L'immense et très jolie propriété qu'entourait un treillage à mailles étroites et serrées d'où s'échappaient en guirlandes enrubannées de fleurs des rejets innombrables de vigne folle, des pampres de toutes sortes, des liserons mauves et des liserons violets aux couleurs les plus diversement nuancées, clochettes gracieuses teintées de bleu, zébrées de rouge, venait d'être achetée, disait-on, par monsieur Derastigny, homme d'affaires bien connu dans les milieux financiers de la métropole canadienne, à l'occasion du prochain mariage de Mary, sa fille unique.

La nouvelle était parfaitement fondée.

Le 23 juin de la même année, Georges Chateauguay, devenu soudainement oublieux des obligations antérieurement contractées, épousait dans la personne de mademoiselle Derastigny, les 200,000 dollars qu'il convoitait depuis longtemps.

Ce fut un très joli mariage.

Ils se marièrent bourgeoisement vers onze heures et demie du matin.

Madame Derastigny, quarante ans, bien conservée malgré certains revers de fortune et les désillusions d'un mariage de convenance, assistait à la cérémonie, comme elle avait dû jadis assister à son propre mariage, le corps presque affalé sur la chaise basse, les yeux vagues, le regard noyé dans la voûte étoilée de l'édifice...

Raide en son habit de gala, sans un pli, nouvellement retiré de l'armoire — l'époux qu'elle ne s'était point choisi, mais qu'on lui avait désigné (comme on l'eût fait pour le quelconque échantillon d'une robe), père maintenant d'une fille qui se mariait à son tour, trônait, satisfait,

sur un banc de velours rouge, mais paraissait à quiconque était un tantinet observateur, visiblement préoccupé de dissimuler tant soit peu, en même temps que l'intérieure satisfaction qui jaillissait malgré lui de son regard clignotant, ses vœux enfin comblés et son orgueil content.

La messe achevée, la sortie des époux aux bras l'un de l'autre, promenade lente et solennelle sur le parvis de l'église bien faite pour mettre en valeur le physique de l'un et de l'autre et l'expression recueillie de leur figure — fut tout particulièrement commentée par les nombreux invités.

Chateauguay rayonnait dans son habit noir d'une coupe irréprochable et dont le haut parfaitement repassé se moulait sur son très haut faux-col blanc qui, lilialement, ressortait — son torse cambré, son air vainqueur, qu'on eût, en d'autres temps, pu trouver un peu fat, ses gants d'un blanc immaculé faisaient comme son faux-col, très blanc aussi, l'admiration des demoiselles — Il répandait sur son passage un léger parfum et des effluves de verveine, et passait ainsi, — tantôt souriant, tantôt grave, à pas



Marguerite Nesmy, petite couturière, très douce et très blonde....

menus, à pas comptés, avec son épouse suspendue au bras gauche, — dans une double rangée d'orgueilleux chapeaux à plumes d'autruche et de huit-reflets respectueusement inclinés. Mary Derastigny, devenue madame Georges Chateauguay, avait les yeux humides comme il convient, larmes de bonheur et de joie, ou bien larmes de circonstance; un pleur de temps à autre, coulait le long de sa joue et venait tomber jusque sur sa robe, une robe exquise et neigeuse, sans falbalas ni fanfreluches... raffinement d'élégance, simplicité de bon goût, excellent exemple... exemple à suivre, marmottaient les matrones enthousiasmées, si doucement, qu'on aurait dit qu'elles priaient. Mais, de l'intérieur, on entendait les piaffements impatients des chevaux et le roulement des voitures qui s'avançaient à nouveau vers le porche à la rencontre des conjoints et de leurs invités.

Ils allaient, tous les deux, vers la sortie,

dans une apothéose de sourires et de clarté bleue; sur les vitraux de l'église splendide-ment colorés le soleil dardait ses caresses claires; ses rayons chauds, à travers l'épaisseur du verre dont ils reflétaient les couleurs, nimbaient de reflets étranges les nouveaux époux Chateauguay qui se dirigeaient vers la porte entr'ouverte de leur voiture. Vingt minutes après, la noce toute entière avait regagné la "Villa rouge."

A midi, on loucha royalement. Derastigny père devint jovial, et tellement expansif, que son épouse, justement effrayée, crut qu'il était de son devoir de lui pousser le coude à plusieurs reprises.

Vains efforts...

Son coquin de mari mettait à ne pas comprendre une opiniâtreté invincible.

Puis, vers deux heures, les invités se répandirent dans le jardin par petits groupes.

Plusieurs restèrent sur la terrasse, fascinés par la splendeur du magique panorama qui se déployait sous leurs yeux.

Au premier plan, en contre-bas, les jardins de la "Villa rouge" avec ses grandes allées sablées d'or fin, ses massifs de fleurs dessinant en étoile d'un rose fulgurant leurs géraniums gracieux, ses bosquets, ses lauriers en fleurs...

Au second plan, le parc avec ses futaies, son immensité mystérieuse de verdure et d'ombre fraîche, et scintillante lame d'argent apparaissant entre deux arbres — le petit lac aux eaux profondes sur les rives duquel Georges, aujourd'hui marié, et Marguerite Nesmy, la blonde et candide ouvrière, s'étaient aimés, s'étaient promis...

Au troisième, Montréal, la ville immense qui prospère et qui gigantesquement s'accroît, hier encore, rien... aujourd'hui énorme et fantastique avec ses pâtés de maisons, ses échafaudages en construction, ses labyrinthes de rues, ses boulevards, ses squares, ses promenades, son port où les mâts des bateaux se dressent comme une forêt d'aiguilles, et ses innombrables clochers d'églises. Et les yeux flottant dans le vague, Georges, seul, assis sur un banc mousseux qu'ombrageait une véritable débâche de plantes grimpantes et de volubilis en fleurs rêvait sur l'immensité du tableau; de longtemps il n'avait pas trouvé la vie si bonne et l'existence si douce, la fumée bleue du délicieux havane qu'il tenait calé dans un coin de sa bouche berçait tout doucement ses souvenirs. L'avenir lui paraissait rose.

Il se sentait heureux et plein d'un inexprimable bien-être. Non pas qu'il crût que sa femme fut un composé précieux et rare — comme on en rencontrait encore jadis — à base de toutes les vertus domestiques et de toutes les qualités conjugales — il l'ignorait complètement et ne s'en préoccupait pas davantage — non pas que celle qu'il avait choisie pour compagne fut extrêmement jolie, — un nez retroussé avec des yeux gris et des sourcils presque absents dans l'épatement carré d'une petite face de poupée, mais là "Villa rouge", avec ses appartements princiers, ses nombreuses dépendances, ses jardins bien entretenus, aux allées soigneusement ratissées, ses arbres verts et ses futaies qui dégingolaient sur la pente, faisaient dans son cerveau empli d'amour-propre et d'impérieux besoins de réclame, la plus incroyable salade de vanité satisfaite, d'orgueil excessif, de glorification savoureuse.

A l'étroite compréhension du bonheur qu'il était en train de se forger, cela suffisait amplement.

Mais alors sous la clarté rouge du soleil qui commençait à baisser entre les petites feuilles des volubilis qui tremblaient agités par le vent

UNE AVENTURE DE CHASSE

O SERA-T-ON dire encore qu'il n'y a plus de lions en Afrique et que les beaux jours des Nemrods sont comptés ? Il faut croire que l'Afrique orientale est une pépinière de fauves, puisqu'un officier anglais, le major Edye, a pu abattre ses trois lions en moins de trois minutes !

Le major, qui fit partie de l'expédition contre l'insaisissable Mad-Moullah et fut attaché à la garnison de Berbera après la pacification du Somaliland, vient de rentrer en Angleterre, où il met en ce moment la dernière main au récit de ses voyages et aventures de chasse.

On peut s'attendre à une oeuvre passionnante, à en juger par les notes qu'il a confiées à un de nos confrères londoniens...

Si les grands fauves ont presque entièrement disparu de l'Afrique du Nord (bien qu'une dépêche de Constantine nous signalât l'autre semaine qu'une panthère avait mis à mal deux ou trois colons français, dans les environs immédiats de cette ville), ils pullulent encore dans le pays des Somalis.

A la tête d'un faible détachement, le major Edye était parti de Berbera pour une tournée d'inspection dans la vaste région désertique qui s'étend entre le rivage du golfe d'Aden et le district de Golouli.

Dès la troisième journée de marche, des carcasses de zèbres et d'antilopes dénonçaient la présence de bandes de lions, supposition qui n'était que trop fondée.

La nuit même, le camp était assailli par une dizaine de ces carnassiers, qui égorgaient un cheval et éventraient un chameau.

L'attaque avait été si subite et l'obscurité était si épaisse que les maraudeurs purent battre en retraite sans laisser aucun des leurs sur le terrain, malgré la fusillade nourrie exécutée par le major et ses hommes. Mais la poudre n'avait pas été entièrement perdue.

Dès la pointe du jour, un Somali relevait à cent pas du camp une longue traînée de sang qui se perdait au loin, vers une colline couverte d'arbustes rachitiques. C'était là un indice précieux. Sans une

minute d'hésitation, l'officier anglais décidait de tirer de ses agresseurs une éclatante vengeance. Une heure plus tard, il partait du camp avec un de ses lieutenants et neuf cavaliers somalis. Son intention était de surprendre les fauves dans leur sommeil et de cerner la bande. Dans les solitudes du Somaliland, le pays que l'on considère comme le plus chaud de la terre, les fauves ont acquis des habitudes nocturnes. Il est rare qu'ils chassent en plein jour. C'est la nuit qu'ils vont épier les sangliers près des sources.

Les chasseurs sont arrivés sans bruit au pied de la colline, où les amena la longue traînée de sang,

leur ? Le major Edye en aura le coeur net.

Mettant pied à terre et suivi d'un seul cavalier, il s'avance avec précaution vers le sommet de la colline, l'oeil aux aguets, le doigt à la détente de son fusil à balles explosibles. Ses compagnons se tiennent prêts à accourir à son appel. Voici déjà dix minutes qu'il se fraye lentement un chemin parmi les buissons épineux. Soudain, un rugissement furieux lui annonce la présence de l'ennemi. Il serait dangereux d'attendre l'attaque des lions sur un terrain aussi défavorable, et le major bat précipitamment en retraite vers la clairière qu'il a traversée tout à l'heure.

"Massah ! Maître !" a crié la voix épouvantée du Somali. Trois lions, bondissant par-dessus une touffe d'arbustes, ont coupé la retraite aux deux chasseurs !

Mais laissons ici la parole au major Edye. Son style bref vaut toutes les descriptions :

"...C'étaient deux lionnes et un lion. Celui-ci n'avait pas encore touché terre dans son bond formidable que ma première balle le traversait de part en part. Sans abaisser mon fusil, je lâchai ma seconde détente, et l'une des lionnes roulait à terre, foudroyée.

"Malgré sa blessure terrible, le lion s'était relevé; poussant des rugissements furieux, il se dressait sur ses pattes de derrière et avançait par bonds désordonnés, tandis que la deuxième lionne, le ventre aplati dans l'herbe, s'approchait en rampant. Je crus que le temps me manquerait pour recharger mon fusil, et, l'empoignant par

le canon, je m'apprêtais à m'en servir comme d'une massue. En même temps, je poussais des cris aigus, qui, sans aucun doute, eurent le don d'impressionner la bête, car elle s'arrêta net à dix pas de moi.

"Cette hésitation devait être sa perte et mon salut. Saisissant rapidement une cartouche à ma ceinture, et sans cesser de hurler, je l'introduisais dans la culasse. A bout portant, je logeais cette troisième balle entre les yeux de la lionne. Attirés par les détonations, mes compagnons accouraient, assez à temps pour assister à l'agonie du lion..."

Du *Journal des Voyages*,

A. LEBLANC.



EN PRESENCE DE TROIS FAUVES.—Mortellement blessé, le lion poussait des rugissements furieux, tandis que la dernière lionne, le ventre aplati dans l'herbe, s'approchait en rampant.

après une marche de deux heures à travers les dunes couvertes çà et là d'une herbe desséchée.

C'est maintenant que les difficultés commencent. Trop peu nombreux pour cerner la futaie, ils craignent de donner l'éveil aux lions en y pénétrant tous ensemble. D'autre part, il serait dangereux de se séparer en deux ou trois groupes; ce serait livrer plusieurs d'entre eux aux hasards de rencontres fâcheuses. Mais il est un point qu'il faut avant tout éclaircir : les lions se sont-ils réfugiés dans ces broussailles pour y passer les heures de grosse cha-

SA SAINTETE PIE X

Un tableau de M. Chs Huot

Au moment, où les regards des catholiques sont anxieusement fixés sur Rome et la France, et que de tous les points de l'univers s'élèvent des prières ardentes pour le Pape Pie X, il m'a semblé que je ferais plaisir aux nombreux lecteurs de l'Album, en partageant avec eux le bonheur de contempler la douce figure du St-Père, qu'un des nôtres a réussi à fixer sur la toile.

La photographie qu'on trouvera dans la 2me planche hors-texte, est celle d'une peinture à l'huile par M. Chs Huot, notre célèbre peintre canadien, actuellement en Belgique.

La toile mesure 24 x 30 pouces. Elle a été faite à Rome en 1904. L'artiste a eu le rare bonheur de fixer les traits de Sa Sainteté au cours de deux audiences. Les meilleurs photographes ont servi au parachèvement de cette oeuvre magistrale qui est aujourd'hui en ma possession.

La douce fermeté et la bonté tout paternelle qui sont le fond même du caractère de Pie X, et que reflète si bien sa figure, ont été parfaitement rendues par l'habile peintre canadien.

Cette oeuvre restera à la gloire de M. Chs Huot tout comme ses nombreux tableaux d'églises et de chapelles et sa belle série de tableaux de genre comme le "Sanctus à la maison", le "Labour d'automne", le "Petit Sague-nay", etc.

HORMISDAS MAGNAN.

Chicoutimi, 12 janvier 1907.

LES NOUVEAUX TABLEAUX DE L'ÉGLISE ST JEAN-BAPTISTE DE MONTREAL

Les deux tableaux que vient de terminer M. Edouard Meloche, pour le chœur de l'église St Jean-Baptiste, sont peints à l'huile et sur toile. Ces peintures qui sont de grandes dimensions (18 pieds) sont remarquables par leurs qualités d'un coloris très chaud, d'une perspective bien étudiée, et d'un drapé ample et de tons harmonieux. Il y a de la vigueur et de la richesse dans l'ensemble de ces deux compositions. Nous félicitons le curé de St Jean-Baptiste du choix qu'il a fait d'un des nôtres pour l'exécution de ces deux belles pages artistiques. Nous félicitons également les deux généreux donateurs qui sont : M. Onésime Martineau, marguillier en charge, et M. Ferdinand Sanche, marguillier de l'Oeuvre et de la Fabrique de St Jean-Baptiste.

M. L. J. BECQUART EXPLORATEUR ET CONFÉRENCIER

Tout ce qui touche aux explorations des régions boréales nous intéresse, et, lorsque les détails nous en sont donnés comme il convient : clairement et sincèrement, l'attrait n'en est que plus grand. Ce n'est donc pas sans intérêt que

nous lisions récemment dans le "Temps", d'Ot-tawa :

"La séance récréative et littéraire donnée hier soir dans les salles du club Belcourt a obtenu un énorme succès. Un grand nombre de dames assistaient à cette soirée dont le clou était une conférence avec vues par M. L. J. Becquart sur les expéditions de Zeigler, de Jackson, du duc des Abruzzes, de De Long et surtout celle du capitaine Bernier au Pôle Nord. M. Becquart a donné une vue de l'"Arctic" et de son équipage dans les rangs duquel on pouvait voir deux de nos jeunes canadiens, Jos-Goulet, de Ste Anne, et Harry Charron.

"Après la conférence, M. A. Lemieux a pris la parole et dans un discours bien approprié à la circonstance, a remercié les personnes présentes et aussi les conférenciers."

A Montréal, M. Becquart, dont la parole chaude et colorée charme les auditoires, devrait donner quelques conférences, qu'accueilleraient chaleureusement notre public.

Pensées choisies

La bonté est comme l'esprit : on ne saurait trop en avoir ; mais il ne faut pas trop en montrer.

❖
Ceux qui sont à vendre ne valent pas la peine d'être achetés.

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE DE LA MODE

Dans la toilette habillée, surtout dans les robes du soir, le juponage est une grosse question. Il est entendu que le jupon dit de costume doit être long, afin de soutenir l'ampleur de la jupe; tout de même, il reste à peu près rond pour être pratique. Un jupon à traîne ne se comprendrait pas.



Toilette de visites

Drap, nuance ambrée. Des plis rapportés ou les biais doublés sont étagés sur la jupe et s'arrêtent de chaque côté du devant. Petit vêtement original, le dos découpé est rapporté sur les côtés par des piqûres (voir le second croquis). Col de velours marron foncé descendant presque jusqu'au bord du vêtement. Une patte souligne l'encolure. Deux volants recouvrent la manche terminée par un poignet rappelant la garniture du vêtement.

Il est facile de tout concilier, le sens du comode et celui de l'élégance. Le jupon effleurera à peine la terre, ce qui permettra de marcher avec aisance; mais la jupe sera ornée, devant, d'une balayeuse de lingerie joliment fanfrelu-chée et ajourée et endentellée, ou d'une balayeuse de soie coupée d'entre-deux et d'applications. Derrière, plusieurs balayuses s'étagent tout le long de la traîne. On aura ainsi la belle ampleur exigée par la mode, et le jupon proprement dit ne sera pas trop surchargé.

A propos de traîne, notons la tendance très accentuée à la raccourcir, ce qui est fort bien compris. Les robes de bal, celles de cortège ne sont plus de la longueur démesurée qu'on leur donnait, il y a peu de temps encore. Elles ondulent gracieusement, mais sont tenues de dimensions raisonnables. Les jeunes femmes que la danse séduit ne sont plus embarrassées pour se mouvoir au bras de leurs cavaliers; les corsets sont ramenés à des proportions plus agréables.

Il y a une autre question intéressante pour toutes les femmes, mais surtout pour les citadines, celles qui habitent Paris ou les grandes villes, qui vivent au milieu d'un mouvement mondain plus intense. C'est la question du chapeau de théâtre. Il est clair que chaque assis-

tant payant sa place a droit de voir le spectacle pour son argent. Or, les immenses chapeaux à la mode sont des écrans fort incommodes pour les voisins. Ces grands chapeaux sont si coquets, si coiffants qu'il est compréhensible qu'on les aime, mais il est bien facile d'en faire le sacrifice au plaisir d'autrui. On fait donc pour le théâtre d'adorables petits chapeaux qu'il est facile d'exécuter soi-même à peu de frais, pour peu qu'on ait du goût.

Les plus simples, comme façon, se composent d'une torsade enserrant les cheveux, laquelle torsade se rehausse de grosses roses ou d'une aigrette.

Pour les personnes qui désirent être coiffées "jeune", la torsade est en gaze d'or ou d'argent, oh! mais une gaze impalpable, et un or si fluide, si éteint qu'il n'a plus que le ton adouci de la poussière d'or sans avoir le brillant métallique qui fait clinquant. Ou bien cette torsade est en tulle vaporeux, uni, ou semé de perles et de paillettes. D'énormes roses du même or fin, délicat que la gaze se posent sur le fond ou sur le côté. Ce chapeau exige l'accompagnement des cheveux; les bouclettes s'y entremêlent de la plus charmante façon. La coiffure n'est d'ailleurs terminée qu'après la pose du chapeau et les cheveux y sont attachés par des épingles de bijouterie.

Cet arrangement des cheveux intimement unis au chapeau et en complétant la garniture se retrouve dans les chapeaux de ville. Toutes les petites toques sont ainsi enjolivées de bouclettes et agrémentées de belles épingles. Les épingles faisant partie de l'ornementation du chapeau ne peuvent être des épingles ordinaires. On les choisit parmi les fantaisies de joaillerie. Les grosses boules d'ambre sont également très à la mode. Ces toutes petites toques font d'adorables chapeaux de théâtre. Les torsades se font aussi en velours de nuance claire: rose pâle, ciel, vieil argent, mauve. Le prune font un joli effet sur les cheveux blancs. Avec ces torsades, roses nuancées ou roses métalliques. C'est tout à fait charmant.

Si l'on préfère l'aigrette, on pose un mince bouquet de plumes fines très claires ou blanches.

En fin tulle coulissé, en délicate dentelle, on confectionne aussi d'autres chapeaux de théâtre que les jolis riens dont je viens de parler: toques artistement chiffonnées ou chapeaux à bords plats, à calotte pas très haute. Un soulèvement de galon d'or, d'une légèreté inouïe, ourle ces chapeaux; une draperie mi-partie tulle illusion, mi-partie gaze d'or, toujours dans les mêmes tons éteints cerle la calotte. De côté, grosses roses en toile d'or, un or bruni et nuancé. C'est extrêmement joli et jeune.

D'ailleurs les chapeaux de cette saison, dont beaucoup affectent des formes bizarres, sont charmants dès qu'ils sont en parfaite harmonie avec le type de la personne. Jamais il n'a été plus nécessaire de se rendre un compte exact de sa physionomie propre, des exigences de sa carnation, de son âge, de l'ensemble de la toilette que le chapeau complètera.

Il est clair qu'une personne de toilette sérieuse, et qui a franchi le cap de la jeunesse, ne peut arborer certaines couleurs, certains panaches, sans atteindre le ridicule, sans perdre tout son charme personnel.

Et puisque je viens d'écrire le mot panache, je veux y ajouter quelques détails. La grande nouveauté, c'est de remplacer les beaux panaches en plumes d'autruche, plumes frisées, travaillées et teintées avec art, par les plumes naturelles, aux barbes raides et réunies par paquets. Autruche et vautour ont les préférences.

C'est neuf. Est-ce beau? Sur un grand nombre de chapeaux, on dirait des brins de plumeau posés au hasard. Cette fantaisie a un côté avantageux. Ces plumes naturellement défrisées supportent le mieux du monde les coups de vent, la pluie et toutes les intempéries, tandis que les belles amazones ont besoin de continues réparations. Mais combien celles-ci sont-elles plus élégantes que celles-là! Tous les chapeaux habillés, tous ceux qui complètent la grande toilette, celle de cérémonie, sont ornés de plumes d'autruche, soit de somptueuses amazones, soit de têtes de plumes posées en pouf. Et certainement ce luxe n'est pas près de disparaître, à moins que les précieux oiseaux ne disparaissent d'abord, ce qui pourrait bien arriver, car on les chasse sans discernement.

Le chapeau joue dans la toilette féminine un rôle d'autant plus prépondérant que, même dans les déjeuners privés, il est admis que les invités restent coiffés. La raison en est facile à saisir. La mode d'entremêler les cheveux à la garniture complique beaucoup cette opération de mettre et d'enlever son chapeau. Les femmes perdraient la moitié de leur beauté si elles apparaissaient à table sans la coquette auréole de leur capeline empanachée. D'autre part, comme, après le déjeuner, chacune retourne à ses affaires particulières, à ses visites, à ses obligations mondaines si diverses, elles seraient toutes abominablement décoiffées pour le reste de l'après-midi.

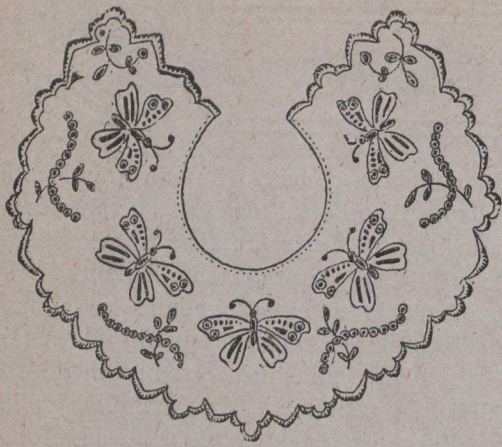
Le chapeau devient ainsi forcément une partie notable de la parure, et veut être étudié et compris de la façon la plus intelligente.

BLANCHE VALMONT,
dans *La Mode Nationale*



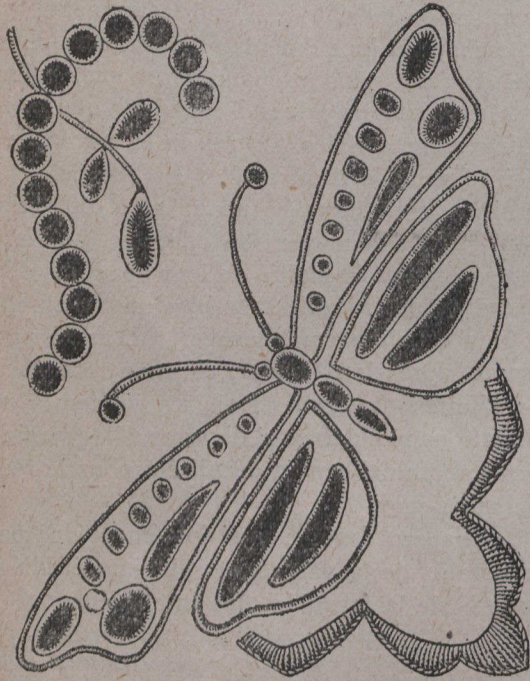
Toilette de visites

Drap gris tourterelle; jupe couturée devant, garnie de hautes bandes de velours gris très foncé. Boléro orné de velours à la bretonne (voir le dos). Col rabattu en velours. Les devants s'écartent sur un gilet en taffetas pékiné noir et blanc, ou blanc et gris, ou blanc et vert pour égayer. Manche courte avec patte-bracelet au coude et bas de manche assorti au gilet. Cette partie est appliquée sous la patte par des boutons-pression, de façon à pouvoir être facilement enlevée, selon les circonstances.



Col en broderie anglaise

Le col que nous publions est à broder sur toile ancienne ou batiste. Le feston du bord est légèrement bourré à l'intérieur. L'intérieur est orné d'un semi de papillons et de motifs légers à broder au feston et oeillets ajourés.



CAUSERIE DU DOCTEUR

Écrite pour L'Album Universel

La diarrhée

A proprement parler, la diarrhée n'est pas une maladie, mais un symptôme d'affections de natures diverses et qui n'ont souvent, avec l'intestin, que des relations éloignées. Indépendamment, en effet, des inflammations qui atteignent cet organe et provoquent la sécrétion exagérée de liquides, certaines maladies chroniques, telles que le diabète, la tuberculose, le cancer, la goutte, l'albuminurie, l'hydropisie, s'accompagnent de diarrhées plus ou moins graves et régulières.

Il en est de même dans les cas de fièvre typhoïde et d'empoisonnement. Enfin, il y a la diarrhée réflexe, ou nerveuse, si l'on veut, provoquée par une peur, une joie, une émotion, et qui est du reste sans la moindre importance.

Avant d'indiquer le traitement et le régime qu'il convient de suivre pour se débarrasser ou du moins pour atténuer ces désagréables accidents, nous indiquerons qu'il est certaines diarrhées qu'il faut éviter d'arrêter, car elles sont réellement bienfaisantes et constituent un véritable exutoire. Ainsi, chez les hydropiques, elles permettent l'élimination de l'excès de liquide qui se trouve dans les tissus; dans les cas d'empoisonnement, elles facilitent l'évacuation des substances toxiques; il en est de même dans la fièvre typhoïde et, dans les cas d'albuminurie, elles suppléent aux fonctions des reins. Enfin, elles doivent être tout particulièrement respectées chez les personnes qui sont prédisposées aux congestions ainsi que chez les femmes dans l'âge critique.

Dans tous les autres cas, il importe de combattre sérieusement la diarrhée et, pour cela, de faire appel aux conseils du médecin.

En attendant ou bien si l'on n'est pas en mesure de le faire, on pourra très utilement agir de la manière suivante:

Le sous-nitrate de bismuth étant le spécifique de la diarrhée, on l'administrera à raison de 2 à 3 grammes par 24 heures additionné de 15 gouttes de laudanum dans un sirop. Si l'on emploie ce médicament, il convient de ne pas s'effrayer de ce que les selles sont noires. On peut également faire usage avec succès de 2 à 4 grammes par jour de poudre de diascordium. Enfin, on recommande souvent, quelque étrange que le conseil puisse paraître la prise, au début du traitement, d'un purgatif salin sous la forme de 20 à 50 grammes de sulfate de magnésie. Ce moyen débarrasse généralement l'intestin.

Comme nourriture, on se bornera au régime lacté associé à de la viande grillée si la diarrhée est chronique. On peut prendre avec succès des confitures de coings, du riz sous les diverses formes culinaires en absorbant sous forme de tisane l'eau qui a servi à sa cuisson. Pas de fruits, pas de légumes, sauf des purées légères. S'il s'agit d'une diarrhée passagère, observer la diète ou ne prendre que du lait.

Il sera bon de porter sur le ventre une ceinture de flanelle et d'éviter le froid sur cette partie du corps.

Docteur JACK.

RECETTES UTILES

Colle pour la faïence

On fera dissoudre 30 grammes de mastic en larmes dans une quantité suffisante d'esprit de vin rectifié.

On trempera dans l'eau jusqu'à amollissement 30 grammes de colle de poisson, que l'on fera dissoudre ensuite dans l'eau-de-vie jusqu'à ce qu'elle forme une forte gelée à laquelle on ajoutera 8 grammes de gomme arabique bien pulvérisée. On exposera ces deux substances dans un vase de terre à une douce chaleur et quand elles seront bien mélangées on ajoutera à distance du feu les 30 grammes de mastic dissous dans l'esprit-de-vin. On versera ensuite dans des fioles que l'on bouchera hermétiquement; pour s'en servir on fera fondre un fragment de colle dans une cuillère au-dessus d'une lampe, on enduira de colle les morceaux à joindre et on les rapprochera en les maintenant fortement serrés pendant une journée.

Contre les névralgies

On a préconisé, tout récemment, contre les névralgies, le sel de cuisine pulvérisé très finement et employé en prises, comme le tabac, ou en insufflations dans le nez. L'effet est, paraît-il, instantané. Ce qui est certain c'est que le sel gris pris à l'intérieur dissipe très rapidement la migraine.

Pour enlever les taches sur l'argenterie

Le procédé peut être employé pour donner un brillant tout particulier à l'argenterie, même quand elle n'est point tachée; mais il réussit surtout pour les taches d'un violet-gris. On plonge les pièces d'argenterie durant quatre heures dans la lessive des savonniers, puis on retire et l'on saupoudre de plâtre de Paris finement pulvérisé, qu'on a mouillé d'un peu de vinaigre pour le rendre pâteux. On fait ensuite sécher devant le feu et enfin on essuie. Il ne reste plus qu'à frotter l'argenterie et spécialement l'endroit de la tache, avec du son bien sec.

Papier de tapisserie lavable

Il s'agit en réalité d'un traitement qui peut s'appliquer à tous les papiers, et permettre ensuite d'enlever le noir de fumée, par exemple, qui est susceptible de s'y déposer. On étend sur le papier une fois collé et sec, au moyen d'un pinceau ou d'une éponge, une solution faite de 2 parties de borax et d'autant de gomme-laque en écaille dans 24 parties d'eau, il faut que cette solution soit soigneusement filtrée avant emploi. Quand l'enduit est bien sec, on le polit en y passant une brosse douce.

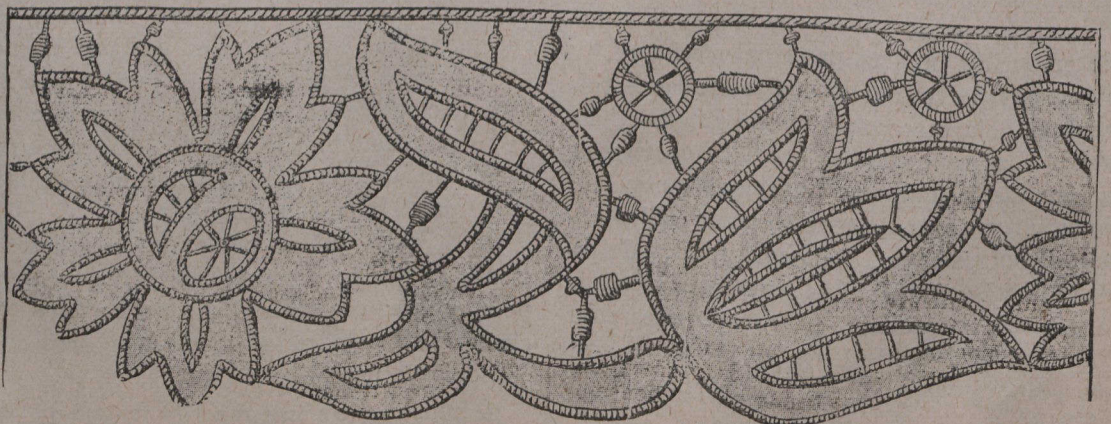
Pour nettoyer les bronzes

Plus d'une maîtresse de maison qui a le bonheur de posséder un lustre ou quelque autre objet de valeur en bronze, le frotte consciencieusement et avec énergie à l'aide d'une poudre ou d'une pommade afin de le nettoyer: le résultat ne répond guère à l'intention et à la peine. Voici pourquoi. Quiconque s'entend à la fabrication des objets en bronze sait qu'on les revêt d'une légère et invisible couche de laque, et un traitement trop violent ne fait que les détériorer. Il faut, avant tout, préserver les objets de la poussière, des taches de mouches, des gouttes de bougie. Pour cela, les frotter souvent avec une peau très propre et humide, puis les sécher avec une autre peau sèche. Cette opération fréquente leur conservera un aspect neuf. Pour nettoyer les ornements, on peut se servir d'une petite éponge et d'eau claire. C'est le seul moyen de traiter le bronze; rien n'est plus inutile et même nuisible que l'emploi des poudres à polir.

Crayon pour écrire sur la porcelaine et le verre

En mélangeant 4 parties de blanc de baleine, 3 parties de suif et 2 de cire, on obtient une composition assez ferme pour être débitée en petits bâtons, mais avant, il faut ajouter 6 parties de minium si l'on désire un crayon rouge, ou 6 parties de bleu de Prusse.

Les dessins et caractères tracés avec ces crayons peuvent être facilement effacés.



Bordure en Richelieu

Cette jolie bordure est faite au cordonnet partout de la même largeur. Les barrettes sont cordonnées et rebrodées à gros relief dans le milieu du fond.

LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



(Suite) I

—Nous ne pouvions choisir un meilleur jour, répliqua la jeune fille. Il aurait fallu un tremblement de terre pour retenir ma tante à la maison.

—Et vous, Amélie? demanda Philibert.

Amélie baissa la tête: le regard de Pierre la brûlait.

—Oh! moi, je suis une nièce obéissante... et j'ai accompagné ma tante. Il est si aisé d'aller où le cœur nous appelle!

Elle rougit en disant cela, mais après tout, elle n'avait dit que la vérité.

Elle retira sa main que Pierre tenait toujours.

—J'étais bien heureuse d'être témoin des hommages que vous recevez aujourd'hui, de la part de tout ce qu'il y a de noble et de bon dans notre patrie.

Tante de Tilly a toujours prêté votre grandeur!

—Et vous, Amélie, qui me connaissez un peu mieux que votre tante, vous en avez toujours douté, n'est-ce pas?

—Oh non!...

Au reste, un si bon prophète mérite une confiance sans bornes.

Pierre sentit courir dans tout son être ce frisson d'orgueil et d'ivresse, que tout homme éprouve au moment où il s'aperçoit que la femme qu'il aime, espère et se repose à jamais en lui.

—Vous ne savez pas comme votre présence m'est douce! balbutia-t-il.

Rien non plus, n'était doux à Amélie comme cette parole de l'homme bien-aimé.

Elle ne fit pas semblant d'entendre, cependant, et elle répliqua avec une apparente indifférence:

—Le Gardeur est bien fier d'être votre ami aujourd'hui.

Philibert effleura de ses lèvres la main de la jeune fille. C'était cette main angélique, pleine de force sous son apparence frêle, qui avait façonné sa destinée et l'avait conduit à sa glorieuse position. Il s'inclina.

—Je vais m'efforcer de mériter, dit-il, qu'un jour Amélie de Repentigny soit fière de moi.

Amélie demeura silencieuse une minute, puis elle répondit d'une voix basse et tremblante d'émotion:

—Je suis fière de vous, Pierre!... Les paroles me manquent pour vous dire comme je suis heureuse des honneurs que l'on vous rend aujourd'hui!... je le suis surtout parce que vous les méritez ces honneurs.

Le jeune colonel était ému jusqu'aux larmes.

—Merci! Amélie, fit-il; puisque vous m'estimez, c'est que je vaudrais quelque chose. J'ai toujours eu le plus grand respect pour votre opinion, et votre approbation est ma plus douce récompense.

Amélie ne répondit rien, mais elle pensa.

—Si c'était tout!

Le bourgeois vint saluer Amélie et madame de Tilly. Dès qu'il se fut éloigné, madame de Tilly remarqua:

—Le bourgeois Philibert a des manières aussi distinguées que les premiers gentilshommes



de France. Il passe pour être un peu rude, un peu sévère avec ses ennemis, mais avec ses amis et avec les dames surtout, il est charmant comme un souffle du printemps.

Amélie eut un signe d'assentiment, mais elle fit une réserve mentale quant au souffle du printemps.

X

Pierre les conduisit au salon. Elles furent accueillies avec empressement par toutes les dames qui s'y trouvaient rendues déjà. La conversation roulait bruyante, vive, animée, sous les riches lambris.

Les philosophes qui voulaient extraire des rayons de soleil des concombres, auraient été témoins d'une expérience aussi difficile et bien plus heureuse. Ils auraient vu comment une société spirituelle et gaie réussissait à extraire des traits d'esprit et des leçons de morale d'une foule de sujets d'où une société plus grave n'aurait tiré que l'essence de la sottise et de l'ennui.

Le joyeux caractère gaulois est indestructible; il est venu jusqu'à nous dans son intégrité. La conquête qui a changé tant de choses n'a pas altéré la gaieté des Canadiens-français. Le peuple canadien de l'avenir unira, dans une proportion admirable, les qualités sérieuses de l'Anglais aux grâces, à l'esprit et à l'abnégation des Français, et formera le plus brillant des peuples.

XI

A quelque distance de la maison, dans un enfoncement ombreux, plusieurs tables immenses avaient été dressées. Des centaines de personnes pouvaient s'y asseoir. Et Dieu sait si une seule place restait vide! Tous les employés du bourgeois étaient réunis là avec leurs familles. Des gens qui mangeaient comme des Gargantua et buvaient comme des tonneaux... les tonneaux des Danaïdes! qui riaient à faire éclater les arbres, et chantaient à étourdir le ciel. Oh! les joyeux convives du plus hospitalier des maîtres, comme ils s'amusaient bien! et comme le bourgeois était ému de leur gaieté! comme il était content de leur joie!

Gabet, maître Guillot Gabet, le cuisinier de la maison, avait chargé ces tables des mets les plus nourrissants, laissant le menu pour des bouches plus délicates. Les pâtés abondaient, la collection en était vraiment riche. Il y en avait un, entre autres, qui aurait pu être comparé au Mont Blanc, supposé, bien entendu, que les autres pâtés eussent formé les Alpes. Ce roi des pâtés avait été destiné, dans l'esprit de son créateur, à une table plus digne et à des bouches plus nobles. Il devait être l'ornement de la grande salle à manger. Mais dame Rachel en décida autrement. Gabet en ressentit du dépit.

L'un des convives qui possédait une voix de stentor se mit à chanter dans son enthousiasme:

C'est dans la ville de Rouen
Ils ont fait un pâté si grand,
Ils ont fait un pâté si grand
Qu'ils ont trouvé un homme dedans!

Tout le monde fit chorus et battit des mains. Guillot Gabet mit la tête dans la porte de sa cuisine pour écouter ce chant solennel en l'honneur de son solennel pâté.

—Après tout, pensa-t-il, les dames et les messieurs du salon n'auraient pas fait un pareil accueil à mon oeuvre. Puis, ce qui pis est, ils ne l'auraient pas tout dévoré!

Quel fut le cliquetis des couteaux et des fourchettes, dès que le bon curé de Sainte-Foye eut récité le "bénédictin", avec quelle dextérité les convives maniaient les armes, dans l'oeuvre gigantesque de raser des pâtés hauts comme des tours et de niveler des montagnes de viandes et autres mets, serait chose impossible à dire!

Et combien de flocons de vin de Gascogne et de cidre de Normandie, toujours vidés, toujours remplis, se succédèrent serait chose impossible à calculer!

Guillot était rayonnant! sa figure s'allumait comme ses fourneaux. Il se mit à chanter aussi, lui, le pâté de Rouen, mais il pensait au sien!

Le bourgeois, son fils et plusieurs des principaux invités vinrent un instant sous la feuillée, pour dire à ces braves gens quelques bonnes paroles, et leur donner une marque de respect. Ils furent reçus avec des applaudissements frénétiques et bien des coupes furent vidées en leur honneur.

XII

Maître Guillot Gabet rentra dans sa cuisine et se mit à stimuler le zèle de ses marmitons. Il fallait remplacer le pâté perdu pour la table d'honneur. Il voltigeait de tous côtés, donnant des ordres, grondant, riant, plaisantant, levant les mains au plafond ou frappant le plancher d'un pied fiévreux, tout cela, pour que le dîner fût digne de Philibert et digne de lui-même.

Guillot était petit et gras; il portait un nez rouge, des yeux noirs et une bouche irascible comme la bouche d'un pâtissier de Lerne. Son cœur était d'une bonne pâte, cependant, et il gratifiait de ses meilleures sauces, les compagnons qui s'inclinaient humblement devant son sceptre.

Malheur, par exemple, à l'imprudent qui n'obéissait pas sur le champ ou s'avisait de discuter ses ordres! Le typhon balayait la cuisine. Dame Rachel, elle-même, n'avait qu'à s'envelopper dans ses jupons et à déguerpir, pour échapper à la tempête! Tempête terrible! mais qui s'apaisait d'autant plus vite qu'elle avait été plus violente.

Il savait ce qu'il avait à faire aujourd'hui! Il n'avait pas coutume, disait-il, de s'essuyer le nez avec un hareng. Le dîner qu'il était en frais de préparer serait un dîner de Pape après carême!

Il avait un grand respect pour le bourgeois son maître, mais il déplorait son manque de goût. Il ne pouvait pas se le dissimuler: il l'avait sur le cœur! le bourgeois n'était pas tout à fait digne de son cuisinier! Par exemple! il adorait le père de Berey! Quel jugement! quelle sûreté de goût possédait le jovial Récollet!... L'approbation du bon père valait mieux que les compliments de tout un monde de mangeurs banaux qui font claquer leurs lèvres en affirmant qu'un mets est excellent et ne sont pas plus capables que les cent Suisses de dire pourquoi il est excellent; gens qui ne comprennent pas les artistes!

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË (1)

(Suite) I

D'abord je me servis de mon canot pour me promener de temps en temps sur la mer, mais néanmoins sans m'écarter jamais de ma petite baie. Enfin, impatient de voir la circonférence de mon royaume, je résolus d'en faire entièrement le tour. Pour cet effet je pourvus mon bateau de vivres. Je pris deux douzaines de mes pains d'orge (je devrais plutôt les appeler des galettes), un pot de terre plein de riz sec, dont je faisais beaucoup d'usage, un autre plein d'eau fraîche, une petite bouteille de rhum, la moitié d'une chèvre, de la poudre et du menu plomb pour en tuer d'autres; enfin, deux des gros surtout dont j'ai parlé ci-dessus, l'un pour me coucher dessus, et l'autre pour me couvrir pendant la nuit.

C'était le six de novembre, et l'an sixième de mon règne ou de ma captivité (vous l'appellerez comme il vous plaira), que je m'embarquai pour ce voyage qui fut plus long que je ne m'y étais attendu. L'île en elle-même n'était pas fort large; mais elle avait à l'est un grand rebord de rochers qui s'étendaient deux lieues avant dans la mer; les uns s'élevaient au-dessus de l'eau, et les autres étaient cachés; il y avait outre cela au bout de ces rochers un grand fond de sable qui était à sec et avancé dans la mer d'une demi-lieue; tellement que pour doubler cette pointe, j'étais obligé de m'avancer beaucoup en mer.

A la première vue de toutes ces difficultés je fus sur le point de renoncer à mon entreprise, à cause de l'incertitude tant de la longue route qu'il me faudrait faire que de la manière dont je pourrais revenir sur mes pas. Je revirai même mon canot, et je jetai l'ancre; car j'ai oublié de dire que je m'en étais fait une d'une pièce rompue d'un grappin, que j'avais sauvée du vaisseau.

Mon canot était en sûreté, je pris mon fusil et je débarquai, puis je remontai sur une petite éminence, d'où je découvris toute cette pointe et son étendue, ce qui me fit résoudre à continuer mon voyage.

Entre autres observations néanmoins que je fis sur ces parages, je remarquai un furieux courant qui portait à l'est, et qui touchait la pointe de bien près. Je l'étudiai donc autant que je pus; car j'avais raison de craindre qu'il ne fût dangereux, et que, si j'y tombais, il ne me portât en pleine mer, d'où j'aurais eu peine à regagner mon île. La vérité est que les choses seraient arrivées comme je le dis, si je n'eusse eu la précaution de monter sur cette petite éminence; car le même courant régnait de l'autre côté de l'île, avec cette différence cependant qu'il s'en écartait infiniment plus. Je reconnus aussi qu'il y avait une grande barre au rivage: d'où je conclus que je franchirais aisément toutes ces difficultés, si j'évitais le premier courant; car j'étais sûr de pouvoir profiter de cette barre.

Je couchai deux nuits sur cette colline, parce

que le vent qui soufflait assez fort était à l'est-sud-est, et que d'ailleurs comme il portait contre le courant, et qu'il causait divers brisements de mer sur la pointe, il n'était pas sûr pour moi, ni de me tenir trop au rivage, ni de m'avancer trop en mer, car alors je risquais de me trouver engagé dans le courant.

Mais au troisième jour, le vent étant tombé, et la mer étant calme, je recommençai mon voyage. Que les pilotes téméraires et ignorants profitent de ce qui m'est arrivé en cette rencontre. Je n'eus pas plutôt atteint la pointe que je me trouvai dans une mer profonde, et dans un courant aussi violent que le pourrait être une écluse de moulin. Je n'étais pourtant guère éloigné de la terre que de la longueur de mon canot. Ce courant l'emporta avec une telle violence, que je ne pus jamais le retenir auprès du rivage. Je me sentais entraîner loin de la barre qui était à gauche. Le grand calme qui régnait ne me laissait rien espérer des vents, et toute ma manoeuvre n'aboutissait à rien. Je me regardai donc comme un homme mort; car je savais bien que l'île était entourée de deux courants, et que par conséquent à la distance de quelques lieues ils devaient se rejoindre. Je me crus irrévocablement perdu; je n'avais plus aucune espérance de conserver ma vie, non que je craignisse d'être noyé, la mer était trop calme, mais je ne voyais pas que je pusse échapper à



Je m'embarquai pour ce voyage.

la faim dès que mes provisions seraient consommées. Je prévoyais que ce courant me jetterait en pleine mer, où je n'avais pas espérance de rencontrer, après un voyage peut-être de plus de mille lieues, de rivage, d'île ou de continent.

Qu'il est facile à l'homme, disais-je en moi-même, de changer sa position, quelque triste qu'elle soit, en une autre encore plus déplorable! Mon île me paraissait alors le lieu du monde le plus délicieux. Tout le bonheur que je souhaitais était d'y rentrer. "Heureux désert, m'écriai-je, en y tournant la vue, heureux désert, je ne te reverrai donc plus! Que je suis misérable! je ne sais où m'emportent les flots! Malheureuse inquiétude! tu m'as fait quitter ce séjour charmant, souvent tu m'as fait murmurer contre ma solitude; mais maintenant que ne donnerais-je point pour pouvoir y retourner? Tel est en effet notre caractère; nous ne sentons les avantages d'un état qu'en éprouvant les inconvénients de quelque autre; nous ne connaissons le prix des choses que par leur privation.

On ne saurait se figurer le désespoir où j'étais de me voir emporté de ma chère île dans la haute mer. J'en étais alors éloigné de deux lieues, et je n'avais plus d'espérance de la revoir. Je travaillais cependant avec beaucoup de vigueur; je dirigeais mon canot autant qu'il m'était possible vers le nord, c'est-à-dire vers le côté du courant où j'avais remarqué une barre. Sur le midi, je crus sentir une brise qui me soufflait au visage, et qui venait du sud-sud-est. J'en éprouvai quelque joie, elle augmenta de beaucoup une demi-heure après, et il s'éleva un vent très favorable. J'étais alors à une distance prodigieuse de mon île. A peine pouvais-je la découvrir; et si le temps eût été chargé, c'en était fait de moi: j'avais oublié mon compas de mer; je ne pouvais donc la regagner qu'à la vue. Mais le temps continuant au beau, je déployai la voile et portai vers le nord, en tâchant de sortir du courant.

Je n'eus pas plutôt déployé la voile que j'aperçus par la clarté de l'eau, qu'il allait arriver quelque changement au courant; car lorsqu'il était dans toute sa force, les eaux paraissaient sales, et elles devenaient claires à mesure qu'il diminuait. Je rencontrai à un demi-mille plus loin (c'était à l'est) un brisement de mer causé par quelques rochers. Ces rochers partageaient le courant en deux: la plus grande partie s'écoulait par le sud, laissant les rochers au nord-est, tandis que l'autre, repoussée par les écueils, portait avec force vers le nord-ouest.

Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que de recevoir sa grâce en arrivant au lieu même du supplice, ou d'être sauvés de la main des brigands qui allaient les égorger, sont les seuls qui soient bien capables de concevoir la joie que je ressentis alors. Aussi est-il difficile de comprendre l'empressement avec lequel je profitai du vent favorable, et du courant de la barre dont j'ai parlé.

Ce courant me servit pendant une heure entière; il portait droit vers mon île, c'est-à-dire deux lieues plus au nord que celui qui m'en avait auparavant éloigné. Ainsi, lorsque j'arrivai près de l'île, j'étais à son nord; je veux dire que je me trouvais dans la partie opposée à celle d'où j'étais parti.

Je me trouvais présentement entre deux courants: l'un du côté du sud, c'est celui qui m'avait entraîné; et l'autre du côté du nord, qui en était éloigné de la distance d'une lieue, et qui portait d'un autre côté. La mer où je me trouvais était entièrement morte, ses eaux restant tranquilles et ne se mouvant nulle part; mais à l'aide de la brise fraîche qui soufflait vers mon île, je m'en approchai, quoique avec plus de lenteur que lorsque je cétais à la violence du courant.

Il pouvait être alors quatre heures du soir, et j'étais éloigné d'une lieue de mon île, quand je découvris la pointe des rochers qui causaient tout cet embarras. Ils s'étendaient au sud; et comme ils y avaient formé ce furieux courant, ils y avaient aussi fait une barre qui portait au nord. Elle était morte, et ne me conduisait pas directement à bord de mon île; mais profitant du vent et orientant convenablement ma voile,

(1) Voir le numéro 1176 de l'Album Universel, et les suivants.

je traversai cette barre le moins obliquement que je pus, et au bout d'une heure j'arrivai à un mille du bord : l'eau y était tranquille ; je ne tardai donc pas à gagner le rivage.

Dès que je fus abordé, me jetant à genoux je remerciai Dieu de ma délivrance, et résolu de ne plus courir les mêmes risques. Je mis mon canot dans un petit creux que j'avais remarqué sous des arbres ; et las comme je l'étais du travail et des fatigues de mon voyage, je fus bientôt endormi.

A mon réveil, j'étais fort en peine de savoir comment je pourrais faire passer mon canot dans la baie voisine de ma maison ; y conduire par mer, c'était trop risquer ; je connaissais les dangers qu'il y avait du côté de l'est ; je résolus donc de côtoyer les rivages de l'ouest ; j'espérais y rencontrer quelque baie pour y mettre mon canot, afin de pouvoir le retrouver en cas de besoin. Effectivement j'en rencontrai une après avoir longé la côte l'espace d'une lieue ; elle me paraissait fort bonne, et allait en se rétrécissant jusqu'à un petit ruisseau qui s'y déchargeait. J'y mis mon canot : je ne pouvais pas souhaiter de meilleur havre pour cette belle frégate. On aurait dit qu'il avait été creusé exprès dans l'intention de la recevoir.

Je m'occupai ensuite à reconnaître où j'étais, et je vis qu'il n'y avait pas loin du point où je me trouvais à l'endroit où j'avais été lorsque je traversai mon île. Ainsi, laissant toutes mes provisions dans le canot, hors le fusil et le parasol, car il faisait fort chaud, je me mis en chemin. Quoique je fusse très fatigué, je marchai néanmoins avec assez de plaisir : j'arrivai sur le soir à la vieille treille que j'avais faite autrefois ; tout y était dans le même état : je l'ai toujours depuis cultivée avec beaucoup de soin ; là était, comme j'ai dit, ce que j'appelais ma maison de campagne.

Je sautai la haie, et me couchai à l'ombre, car j'étais d'une lassitude extrême ; je m'endormis d'abord.

Vous qui lirez cette histoire, jugez quelle fut ma surprise de m'entendre réveiller par une voix qui m'appela à diverses reprises par mon nom : — "Robinson, Robinson, Robinson Crusoé, pauvre Robinson Crusoé où avez-vous été? Robinson Crusoé, où êtes-vous? Robinson, Robinson Crusoé, où avez-vous été?"

Comme j'avais ramé tout le matin, et marché toute l'après-midi, j'étais fatigué au point que je ne m'éveillai pas entièrement. Je me sentais assoupi, moitié endormi et moitié éveillé, et croyais rêver que quelqu'un me parlait. Cependant la voix continuant de répéter "Robinson Crusoé, Robinson Crusoé", je m'éveillai enfin tout à fait, mais tout épouvanté et dans la dernière consternation. Je me remis un peu néanmoins, après avoir vu mon perroquet perché sur la haie : je reconnus d'abord que c'était lui qui m'avait parlé, car je l'avais instruit à prononcer ces mots. Souvent il venait se reposer sur mon doigt, et approchant son bec de mon visage, il se mettait à crier : "Pauvre Robinson Crusoé, où êtes-vous? où avez-vous été? comment êtes-vous venu ici?" et autres choses semblables.

Mais quoique je fusse certain que personne ne pouvait m'avoir parlé, excepté mon perroquet, j'eus pourtant quelque peine à me remettre. "Comment, disais-je, est-il venu dans cet endroit plutôt que dans tout autre?" Il n'y avait pourtant que lui qui pût m'avoir parlé ; ainsi j'abandonnai ces réflexions, et l'appelant par son nom, cet aimable oiseau vint se reposer sur

mon pouce, et me disait comme s'il eût été ravi de me revoir : "Pauvre Robinson Crusoé, où avez-vous été?" Je l'emportai ensuite au logis.

C'était avoir assez couru sur mer, et j'avais grand besoin de me reposer et de réfléchir sur les dangers par où j'avais passé. J'aurais été ravi d'avoir mon canot dans la baie qui était près de ma maison ; mais, je ne voyais pas que cela fût possible. Je ne voulais plus me hasarder à faire le tour de l'île, du côté de l'est. A cette seule pensée mon cœur se resserrait, et mon sang se glaçait dans mes veines. Pour l'autre côté de l'île, je ne le connaissais point ; mais j'avais tout lieu de croire que le courant dont j'ai parlé, y régnait aussi bien que vers l'est, et qu'ainsi je courais risque d'y être précipité, et d'être emporté bien loin de mon île. Je me passai donc de canot, et me résolus ainsi à perdre les fruits d'un travail de plusieurs mois.

Dans cet état je vécus plus d'un an, tranquille et résigné ; hors la société, il ne me manquait rien pour être parfaitement heureux.

XIX

ACCROISSEMENT DE RICHESSES

Dans cet intervalle de temps, je me perfectionnai beaucoup dans les professions mécani-



Je me couchai à l'ombre.

ques auxquelles mes besoins m'obligeaient de me livrer et surtout je conclus, vu le manque où j'étais de plusieurs outils, que j'avais des dispositions toutes particulières pour la charpenterie.

Je devins un excellent maître potier ; j'avais inventé une roue admirable, par laquelle je donnai à mes vaisselles, auparavant d'une étrange grossièreté, un tour et une forme très commodes. Je trouvai aussi le moyen de faire une pipe ; cette invention me causa une joie extraordinaire, et si j'ose le dire, une si grande vanité, que je n'en ai jamais senti de pareille dans toute ma vie. Quoiqu'elle fût grossière, de la même couleur et de la même matière que mes autres ustensils de terre, cependant elle tirait la fumée, et servait assez bien pour me procurer le plaisir de fumer. J'avais cette habitude, j'y tenais ; mais, dans la croyance qu'il ne se trouvait point de tabac dans mon île, je ne m'étais pas soucié de prendre avec moi les pipes qui étaient dans le vaisseau.

Je fis aussi des progrès très considérables dans la profession de vannier ; je trouvai moyen de fabriquer plusieurs corbeilles qui, quoiqu'elles fussent mal tournées, ne laissaient pas de m'être très utiles. Elles étaient aisées à porter, propres à y serrer plusieurs choses et à aller chercher d'autres. Si, par exemple, je tuais une

chèvre, je la pendais à un arbre, je l'écorchais, l'accommodais, la découpais et l'apportais ainsi au logis. J'en faisais de même à l'égard de la tortue : je l'éventrais, je prenais les oeufs et quelques morceaux de la chair que j'apportais au logis dans ma corbeille, laissant tout inutile. De profondes corbeilles me servirent de grenier pour mon blé, que j'y plaçais dès qu'il était sec.

Ma poudre commençait à diminuer : si elle m'avait manqué, j'étais tout à fait dans l'impossibilité d'y suppléer de nouveau. Cette pensée me fit craindre pour l'avenir. Qu'aurais-je fait sans poudre? Comment aurais-je pu tuer des chèvres? Je nourrissais à la vérité une chevrette depuis huit ans : je l'avais apprivoisée dans l'espérance que j'attraperais peut-être quelque autre animal de la même espèce ; mais je ne pus le faire que lorsque ma chevrette fut devenue une vieille chèvre. Je n'eus jamais le courage de la tuer ; je la laissai mourir de vieillesse.

Mais étant dans la onzième année de ma résidence et mes provisions se trouvant fort diminuées, je commençais à songer au moyen d'avoir des chèvres par adresse. Je souhaitais fort d'en attraper qui fussent en vie, s'il était possible, qui fussent pleines.

Pour cet effet, je tendis des filets, et je suis persuadé qu'il y en eut quelques-unes qui s'y prirent ; mais comme le fil était très faible, elles s'en échappèrent aisément. La vérité est que je trouvai toujours mes filets rompus et les amorces mangées ; je n'en pouvais pas faire de plus forts, puisque je manquais de fil d'archal.

J'essayai de les prendre par le moyen d'un trébuchet. Je fis donc plusieurs creux dans les endroits où elles avaient coutume de paître ; je couvris ces creux de claies, que je chargeai de beaucoup de terre, en y parsemant des épis de riz et de blé. Mais mon projet ne réussit point : les chèvres venaient manger mon grain, s'enfonçaient même dans le trébuchet, et pourtant elles trouvaient le moyen d'en sortir. J'avisai donc enfin de tendre une nuit trois trappes : je les allai visiter le lendemain matin, et je trouvai qu'elles étaient encore tendues, mais que les amorces

en avaient été arrachées. Tout autre que moi se serait rebuté ; mais au contraire, je travaillai à perfectionner ma trappe. De peur de vous arrêter plus longtemps, mon cher lecteur, je vous dirai qu'allant un matin pour visiter mes trappes, je trouvai dans l'une un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire, et dans l'autre trois chevreaux, l'un mâle et les deux autres femelles.

Le vieux bouc était si farouche que je n'en savais que faire. Je n'osais ni entrer dans son trébuchet, ni par conséquent l'emmener en vie ; ce que j'aurais néanmoins souhaité avec beaucoup d'ardeur. Il m'aurait été facile de le tuer ; mais cela ne m'aurait servi de rien. Je le dégageai donc et le laissai dans une pleine liberté. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu d'animal s'enfuir avec plus de frayeur. Il ne me revint pas dans l'esprit alors que, par la faim, on pouvait apprivoiser même les lions ; car autrement je l'aurais laissé dans son trébuchet, et là, le faisant jeûner pendant trois ou quatre jours, et lui apportant ensuite à boire et un peu de blé, je l'aurais apprivoisé avec la même facilité que les trois autres chevreaux. Ces animaux sont fort dociles pour celui qui leur donne ce qui leur est nécessaire.

Quant aux chevreaux, je les tirai de leur fosse un à un ; et les attachant tous trois à un mê-

Doux Souvenirs

Valse sur la "Rêverie" de Maurice Gracey

Par G. MICHIELS

♩ M^t de Valse lente. a tempo.

PIANO

p *rall.* *p*

espressivo

mf

1^a

al Coda

2^a

p poco anim

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of two flats (B-flat and E-flat). The lower staff is in bass clef with the same key signature. The music features a melodic line in the right hand and a harmonic accompaniment in the left hand.

The second system continues the musical piece with similar notation and structure to the first system.

The third system includes a dynamic marking of *f* (forte) in the bass staff. The notation continues with melodic and harmonic development.

The fourth system also features a dynamic marking of *f* in the bass staff.

The fifth system continues with a dynamic marking of *f* in the bass staff.

The sixth system includes a dynamic marking of *f* and a first ending bracket labeled *1a* over the final measures of the system.

The seventh system features dynamic markings of *mf* and *rall.* (rallentando), and a second ending bracket labeled *2a*.

The final system is labeled *CODA* and is in 3/4 time. It includes dynamic markings of *p*, *pp*, and *ppp* (pianissimo).

Rêverie Tzigane



MAURICE DEPRET

Mouv^t de Valse modérée.

PIANO

The first system of musical notation for 'Rêverie Tzigane' is in 3/4 time and B-flat major. It begins with a treble clef and a bass clef. The melody in the treble clef starts with a quarter note G4, followed by eighth notes A4-B4, quarter notes C5-B4, and quarter notes A4-G4. The bass line consists of a steady eighth-note accompaniment. Performance markings include 'espressivo.' and 'lent.' with a hairpin crescendo leading to the latter.

The second system continues the piece with a more active treble line featuring sixteenth-note runs. The bass line remains a steady eighth-note accompaniment. The key signature changes to C major for the final two measures of this system.

The third system features a melodic line with a 'dim' (diminuendo) marking. The bass line includes a 'p' (piano) dynamic and a 'rallent' (rallentando) marking. The key signature changes to B-flat major.

The fourth system continues with a melodic line that ends with a 'pp' (pianissimo) dynamic. The bass line features a 'p' (piano) dynamic. The key signature changes to C major.

The fifth system shows a melodic line with a 'p' (piano) dynamic. The bass line features a 'p' (piano) dynamic. The key signature changes to B-flat major.

The sixth system concludes the piece with a melodic line that ends with a 'pp' (pianissimo) dynamic. The bass line features a 'pp' (pianissimo) dynamic. The key signature changes to C major.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two flats. The bass line contains several chords, including a prominent *f* (forte) chord.

Second system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two flats. The piece begins with a *pp* (pianissimo) dynamic marking in the bass line, which then transitions to a *p* (piano) dynamic.

Third system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two flats. The bass line consists of sustained chords.

Fourth system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two flats. The bass line features a series of sustained chords.

Fifth system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two flats. The section is labeled "CODA." and begins with a *p* (piano) dynamic and a *lent.* (lento) tempo marking. The bass line contains several chords.

Sixth system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two flats. The piece includes a *dim* (diminuendo) marking and a *p, rallent* (piano, rallentando) marking in the bass line.

Seventh system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two flats. The bass line contains several chords.

Eighth system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two flats. The section is labeled "Moderato." and begins with a *pp* (pianissimo) dynamic marking. The bass line contains several chords.

Montréal, 26 janvier 1907.

Album Universel (Monde Illustré) No 1187

me cordon, je les amenai chez moi : ce ne fut pourtant pas sans beaucoup de difficulté.

Il se passa quelque temps avant qu'ils voulassent manger ; mais enfin, tentés par le bon grain que je mettais devant eux, ils commencèrent à manger et à s'appriivoiser. J'espérai pouvoir me nourrir de la chair de chèvre, quand même la poudre et le plomb me manqueraient. "Selon les apparences, dis-je, j'aurai dans la suite, autour de ma demeure, un troupeau de chèvres à ma disposition."

Il me vint dans la pensée que je devrais enfermer mes chevreaux dans un certain espace de terrain que j'entourerais d'une haie très épaisse, afin qu'ils ne pussent pas se sauver et que les chèvres sauvages ne pussent pas les approcher non plus ; car j'appréhendais que par ce mélange mes chevreaux ne devinssent sauvages.

Le projet était vaste pour un seul homme ; mais l'exécution en était d'une nécessité absolue. Je cherchai donc une pièce de terre propre au pâturage, où il y eût de l'eau pour les abreuver, et de l'ombre pour les garantir des chaleurs extraordinaires du soleil.

Ceux qui entendent la manière de faire cette espèce d'enclos me traiteront sans doute d'homme peu inventif lorsqu'ils apprendront de moi-même quels arrangements je fis après avoir trouvé un lieu tel que je le désirais, c'est-à-dire une plaine de pâturage que deux ou trois petits filets d'eau traversaient, et qui d'un côté était ouverte et de l'autre aboutissait à de grands bois ; ils ne pourront, dis-je, s'empêcher de se jouer de ma grande prévoyance quand je leur dirai que, selon mon plan, je devais faire une haie d'une circonférence de deux kilomètres au moins. Le ridicule de ce plan n'était pas en ce que la haie se trouvait disproportionnée à son enclos, mais en ce que l'enclos étant d'une si grande étendue, les chèvres auraient pu y devenir sauvages tout autant que si je leur eusse donné la liberté de courir dans l'île ; et d'ailleurs je n'aurais jamais pu les attraper.

J'avais déjà fait environ cinquante mètres de ma haie, lorsque cette pensée me vint. Je changeai donc le plan de mon enclos, et je résolus que sa longueur ne serait que d'environ cent vingt mètres, et sa largeur à peu près de cent. Cela me suffisait ; cet espace était assez étendu pour qu'un troupeau médiocre de chèvres pût y vivre ; que si le troupeau devenait très nombreux, il m'était aisé d'élargir mon enclos.

Comme ce projet me paraissait bien imaginé, j'y travaillai avec beaucoup d'ardeur ; et pendant tout cet intervalle je faisais paître mes chevreaux auprès de moi avec des entraves aux jambes, de crainte qu'ils ne s'échappassent. Je leur donnais souvent des épis d'orge et quelques poignées de riz. Ils les prenaient dans ma main, et de cette manière, je les rendais tellement apprivoisés, que lorsque mon enclos fut fini et que je les eu débarrassés de leurs entraves, ils me suivaient partout en bêlant pour quelques poignées d'orge ou de riz.

Dans l'espace d'un an et demi j'eus un troupeau de douze têtes, tant boucs que chèvres et chevreaux ; deux ans après, j'en eus quarante-trois, quoique j'en eusse tué plusieurs pour mon usage. Je travaillai après cela à faire cinq nouveaux enclos, mais plus petits que le premier. J'y ménageai plusieurs petits parcs pour y chasser les chèvres, afin de les prendre plus commodément, et des portes pour qu'elles pussent passer d'un enclos dans un autre.

Ce ne fut qu'assez tard que je songeai à pro-

fiter du lait de mes chères. La première pensée qui m'en vint me causa un très grand plaisir. Ainsi, sans hésiter un seul instant, je fis une laiterie. Mes chèvres me rendaient quelquefois huit ou dix pintes de lait par jour : je n'avais jamais traité ni vache ni chèvre et n'avais jamais vu faire le fromage ni le beurre ; je vins pourtant à bout, après bien des essais et plusieurs tentatives infructueuses, de faire du beurre et du fromage, et depuis je n'en ai jamais manqué.

Il n'y a point d'homme si sérieux qui ne se fût diverti de me voir dîner avec toute ma famille.

J'étais le roi et le seigneur de toute l'île ; maître absolu de tous mes sujets, j'avais sur eux droit de vie et de mort. Je pouvais les pendre, les écarteler, les priver de leur liberté ou la leur rendre. Point de rebelles dans mes États.

Je dinais comme un roi, à la vue de toute ma cour : mon perroquet ; comme s'il eût été mon favori, avait seul la permission de parler. Mon chien, qui alors était devenu vieux et chagrin, était toujours assis à ma droite. Mes deux chats étaient l'un à un bout de la table et l'autre à l'autre bout, attendant que, par une faveur spéciale, je leur donnasse quelques morceaux de viande.

Ces deux chats n'étaient pas les mêmes que



Je songeai à profiter du lait de mes chèvres.

ceux que j'avais apportés avec moi du vaisseau. Il y avait longtemps que ces derniers étaient morts ; mais il avaient eu des petits ; j'avais gardé deux de ces petits et les avais élevés ; les autres s'enfuirent dans les bois et devinrent sauvages.

Je souhaitais beaucoup d'avoir mon canot ; mais je ne pouvais me résoudre à m'exposer à de nouveaux hasards. Quelquefois je songeais au moyen de l'amener, en côtoyant, dans ma baie ; et d'autre fois je me consolais de l'impossibilité de le faire. Mais il me prit un jour une si violente envie de me porter à la pointe de l'île où j'avais déjà été et d'observer de nouveau les côtes en montant sur la petite colline dont j'ai parlé ci-dessus, que je ne pus résister à ce désir. Je me mis donc en chemin.

Si dans la province d'York on rencontrait un homme dans l'équipage où j'étais alors, on s'épouvanterait ou l'on ferait des éclats de rire extraordinaires. Formez-vous une idée de ma figure sur l'esquisse que j'en vais tracer.

Je portais un chapeau d'une hauteur effroyable et sans forme, fait de peau de chèvre ; j'y avais attaché par derrière la moitié d'une peau de bouc qui me couvrait tout le cou : c'était afin de me préserver des ardeurs du soleil et de peur que la pluie n'entrât sous mes habits, car dans ces climats rien n'est plus dangereux.

J'avais une espèce de robe courte faite, de

même que mon chapeau, de peau de chèvre. Les bords en descendaient jusqu'au-dessous de mes genoux ; quant à mes pantalons, c'était la peau d'un vieux bouc qui en avait fourni l'étoffe. Le poil était d'une longueur si extraordinaire, qu'il descendait, comme les pantalons, jusqu'au milieu de ma jambe. Je n'avais ni bas ni souliers ; mais je m'étais fait pour mes jambes une paire de je ne sais quoi, qui ressemblait néanmoins assez à des bottines : je les attachais comme on attache les guêtres. Elles étaient, de même que tous mes autres habits, d'une forme étrange et barbare.

J'avais un ceinturon de la même étoffe que les vêtements. Au lieu d'une épée et d'un sabre, je portais une scie et une hache, l'une d'un côté et l'autre de l'autre. Je portais un autre ceinturon, mais qui n'était pas aussi large ; il pendait par-dessus mon cou, et à son extrémité, qui était sous le bras gauche, pendaient aussi deux poches faites de la même matière que le reste ; dans l'une je mettais ma poudre et dans l'autre mon plomb. Sur mon dos je portais une corbeille, sur mes épaules un fusil, et sur ma tête un parasol assez grossièrement travaillé, mais qui, après mon fusil, était ce dont j'avais le plus besoin.

Pour mon visage, il n'était pas aussi brûlé qu'on pourrait le croire d'un homme qui n'en prenait aucun soin ; et qui n'était éloigné de l'équateur que de huit à neuf degrés. Quant à ma barbe, je l'avais une fois laissée croître jusqu'à la longueur de vingt centimètres ; mais comme j'avais des ciseaux et des rasoirs, je me la coupais ordinairement d'assez près, hors celle qui me croissait sur la lèvre supérieure. Je m'étais fait un plaisir de lui donner la tournure d'une moustache à la mahométane et telle que la portaient les Turcs que j'avais vus à Salé, car les Maures n'en ont point. Je ne dirai pas ici que mes moustaches étaient d'une telle longueur que j'y aurais pu pendre mon chapeau ; mais j'ose bien assurer qu'elles étaient si longues et si bizarrement arrangées, qu'en Angleterre elles auraient paru effroyables.

Mais ceci soit dit en passant. Je reviens au récit de mon voyage ; j'y em-

ployai cinq ou six jours, marchant d'abord le long des côtes, tout droit vers le lieu où j'avais mis autrefois mon canot à l'ancre. De là je découvris bien aisément la colline qui m'avait servi d'observatoire. J'y montai, et quel fut mon étonnement de voir la mer calme et tranquille ! Point de mouvement impétueux, point de courant, pas plus que dans ma petite baie.

Je donnai la torture à mon esprit, afin de pénétrer les raisons de ce changement. Je résolus d'observer la mer pendant quelque temps, parce que je soupçonnais que le furieux courant dont j'ai parlé n'avait d'autre cause que le eflux de la marée. Je ne fus pas longtemps sans être au fait de cette étrange mutation de la mer ; car je vis, à n'en pouvoir douter, que le reflux de la marée, partant de l'ouest et se joignant au cours de quelque rivière, était la cause du courant qui m'avait emporté avec tant de violence. Et, selon que les vents de l'ouest et du nord étaient plus ou moins violents, le courant s'étendait jusque sur l'île ou se perdait à une moindre distance dans la mer. C'était avant midi que je faisais toutes ces observations, mais celles que je fis le soir me confirmèrent dans mon opinion. Je revis le courant, de même que je l'avais vu autrefois, avec cette différence pourtant qu'il ne portait pas directement à mon île ; il s'en éloignait d'une demi-lieue.

De toutes ces observations, je conclus qu'en remarquant le temps du flux et du reflux, il me serait très aisé d'amener mon canot auprès de ma maison. Mais le souvenir des dangers passés me causait une frayeur si extraordinaire, que je n'osai jamais réaliser ce projet. J'aimai mieux former un autre plan, dont l'exécution était plus sûre, quoique plus laborieuse : c'était de faire un autre canot. Ainsi j'en aurais deux, l'un pour ce côté de l'île et l'autre pour l'autre côté.

J'avais, comme on sait, deux habitations, s'il est permis de m'exprimer ainsi. L'une était ma tente ou ma petite forteresse, entourée de sa palissade et creusée dans le roc : je m'y étais ménagé plusieurs chambres. Dans la moins humide et la plus grande, qui avait une porte pour sortir hors de la palissade, je tenais les grands pots de terre dont j'ai fait ci-dessus la description, et quatorze ou quinze grandes corbeilles dont chacune contenait cinq ou six boisseaux. Ces corbeilles me servaient à recueillir et garder mes provisions, et particulièrement mes grains ; les uns encore dans leurs épis, et les autres nus, et que j'avais froissés hors de leurs épis avec les mains.

Les pieux de ma palissade étaient devenus de grands arbres, et tellement touffus, qu'il était comme impossible d'apercevoir qu'ils renfermassent dans leur centre un lieu habité.

Tout auprès, mais dans un endroit moins élevé, j'avais un champ où je semais mes grains. Et comme je le cultivais avec le plus grand soin, j'en tirais chaque année une abondante récolte. S'il y avait eu pour moi nécessité d'avoir plus de grains, j'aurais pu grandir ce champ sans beaucoup de peine.

Outre cette habitation, j'en avais une autre que j'appelais ma métairie ou ma maison de campagne. J'y avais un beau berceau de verdure, que j'entretenais avec beaucoup de soin, c'est-à-dire que j'émondais la haie qui fermait ma plantation, de manière qu'elle n'excédât pas sa hauteur ordinaire. Les arbres qui dans l'origine n'étaient que des pieux, mais qui étaient devenus avec le temps des arbres très élevés et bien enracinés, je les cultivais de façon qu'ils pussent étendre leurs branches, devenir touffus et par là jeter un agréable ombrage. Au milieu de ce circuit j'avais ma tente : c'était une pièce d'une voile bien étendue sur des perches. Sous cette tente j'avais placé un lit de repos, ou une petite couche faite de la peau des bêtes que j'avais tuées, et d'autres substances molles. Une couverture de lit sauvée du naufrage et un gros surtout servaient à me couvrir. Voilà quelle était la maison de campagne où je me retirais lorsque mes affaires ne me retenaient point dans ma capitale. A côté, et tout aux environs de mon berceau, étaient les pâturages de mon bétail, c'est-à-dire de mes chèvres ; et comme j'avais pris des peines inconcevables à partager ces pâturages en divers enclos, j'étais aussi fort soigneux d'en conserver les haies. Je portai même mon travail et mes soins sur cet article jusqu'à planter tout autour de mes haies de petits pieux en très grand nombre et fort serrés. C'était une palissade plutôt qu'une haie. On n'y pouvait pas fourrer la main ; et dans la suite ces pieux, ayant pris racine et croissance comme ils firent par le premier temps pluvieux, rendirent mes haies aussi fortes et même plus fortes que les meilleures murailles.

Tous ces travaux prouvaient bien que je n'étais pas paresseux, et que je n'épargnais ni soins ni peines pour me procurer de quoi vivre avec quelque aisance. "Le troupeau de chèvres, disais-je en moi-même, est pour toute ma vie, fût-elle de quarante années, un vivant magasin de viande, de lait, de beurre et de fromage. Je ne dois donc rien négliger pour ne pas les perdre."

Mes vignes étaient aussi dans ces quartiers ; j'en tirais des provisions de raisins pour tout l'hiver. Je les ménageais avec toute la précaution possible. C'étaient mes mets les plus délicieux ; ils me servaient de médecine, de nourriture et de rafraîchissements.

D'ailleurs cet endroit se trouvait justement à mi-chemin de ma forteresse et de la baie où j'avais mis mon canot. Lorsque j'allais le visiter, je m'arrêtais dans ce lieu et j'y couchais une nuit. J'avais toujours eu grand soin de mon canot : j'éprouvais beaucoup de plaisir à me promener sur la mer ; mais je prenais garde à ne pas trop m'éloigner du rivage : je n'osais m'en écarter tout au plus que de deux jets de pierre. J'appréhendais que le vent, quelque courant, ou quelque autre hasard ne m'emportât bien loin de mon île.

Mais me voici insensiblement arrivé à un genre de vie bien différent de celui que j'ai peint jusqu'ici.

XX

RENCONTRE ALARMANTE. DANGER MESURES DE PRECAUTION.

Un jour, que j'allais à mon canot, je découvris très distinctement sur le sable des mar-



Je dinais comme un roi à la vue de toute ma cour

ques d'un pied nu. Jamais je ne fus saisi d'une plus grande frayeur ; je m'arrêtai tout court, comme si j'eusse été frappé de la foudre ou comme si j'eusse vu quelque apparition. Je me mis aux écoutes, je regardai tout autour de moi ; mais je ne vis et n'entendis rien : je montai sur une petite éminence pour voir plus au loin ; j'en descendis et j'allai au rivage, mais je n'aperçus rien de nouveau, ni aucun autre vestige d'homme que celui dont je viens de parler. J'y retournai dans l'espérance que ma crainte n'était peut-être qu'une imagination sans fondement ; mais je revis les mêmes marques d'un pied nu, les orteils, le talon et tous les autres indices d'un pied d'homme.

Je ne savais qu'en conjecturer : je m'enfuis à ma fortification, tout troublé, regardant derrière moi presque à chaque pas et prenant tous les buissons que je rencontrais pour des hommes. Il n'est pas possible de décrire les diverses figures qu'une imagination effrayée trouve dans tous les objets. Combien ne m'est-il pas venu dans l'esprit d'idées folles et de pensées bizarres, pendant que je m'enfuyais à ma forteresse !

Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je m'y jetai comme un homme qu'on poursuit ; je ne puis même me souvenir si j'y entrai par l'échelle ou par le trou qui était dans le roc, et que j'appelais une porte. J'étais trop effrayé pour que cela fût resté dans ma tête. Jamais lapin ni renard ne se réfugia dans son terrier avec plus de frayeur que moi dans mon château, car c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite.

Je ne pus dormir de toute la nuit : à mesure que je m'éloignais de la cause de ma frayeur mes craintes s'augmentaient encore, au contraire de ce qui arrive ordinairement. Mes idées effrayantes me troublaient tellement que, quoique fort éloigné de l'endroit où j'avais pris cette alarme, mon imagination ne me représentait rien qui ne fût triste et affreux. Quels êtres avaient laissé l'empreinte que je venais d'apercevoir ? Bien certainement, ce ne pouvait être que des sauvages du continent qui, s'étant mis en mer avec leurs canots, avaient été portés dans l'île par les vents contraires, ou par les courants, et qui avaient eu aussi peu d'envie de rester sur ce rivage désert que j'en avais moi-même de les y voir.

Pendant que ces réflexions roulaient dans mon esprit, je rendais grâce au ciel de ce que je ne m'étais pas trouvé alors dans cet endroit de l'île et de ce que mon canot avait échappé à leurs yeux, car s'ils l'avaient vu, ils en auraient certainement conclu que l'île était habitée, ce qui aurait pu les porter à me chercher et m'aurait fait découvrir.

Dans certains moments je m'imaginai que mon canot avait été trouvé, et cette pensée m'agitait de la manière la plus cruelle ; je m'attendais à les voir revenir en plus grand nombre, et je craignais que quand même je pourrais me dérober à leur barbarie, ils ne trouvassent mon enclos, ne détruississent mon blé, n'emmenassent mon troupeau et ne me réduisissent ainsi à mourir de faim.

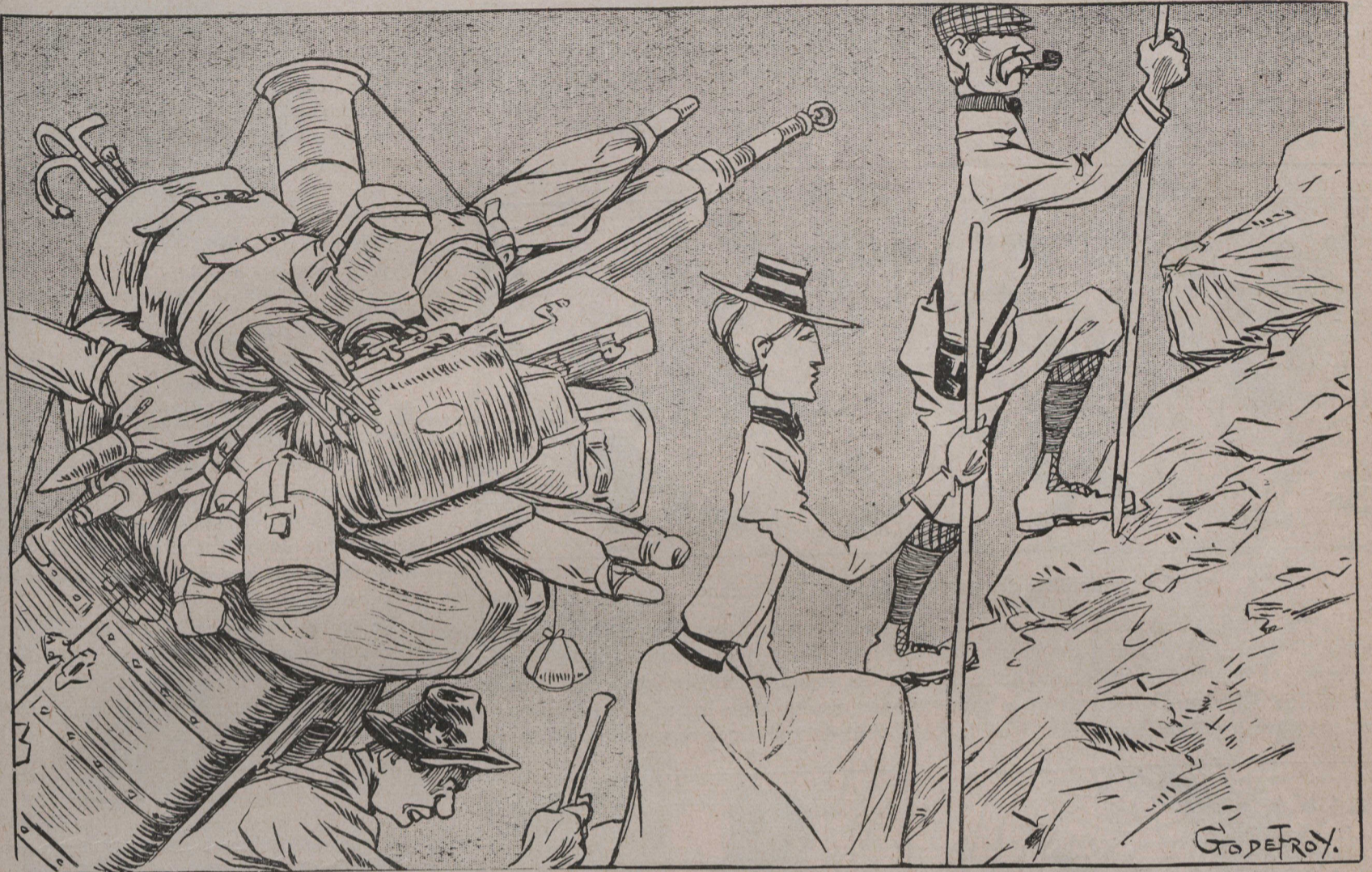
Dans cette situation, je me reprochai d'avoir eu la paresse de ne semer qu'autant de grain qu'il m'en fallait jusqu'à la saison nouvelle, et je trouvais ce reproche si juste, que je pris la résolution de me pourvoir toujours pour deux ou trois années, afin de n'être pas exposé à mourir de faim, quelque accident qui pût m'arriver.

De combien de sources secrètes, opposées les unes aux autres, les différentes circonstances ne font-elles pas sortir nos passions ? Nous haïssons aujourd'hui ce que nous chérissions hier ; nous désirons un objet avec ardeur, et quelques moments après nous ne saurions seulement en soutenir l'idée. J'étais alors un triste et remarquable exemple de cette vérité. Autrefois, je m'affligeais mortellement de me voir entouré du vaste Océan, condamné à la solitude, banni de la société humaine : je me regardais comme un homme que le ciel trouvait indigne d'être au nombre des vivants, et de tenir le moindre rang parmi les créatures. La seule vue d'un homme m'aurait paru une espèce de résurrection, et la plus grande grâce, après mon salut, que je pusse obtenir de la bonté divine. A présent, je tremble à la seule idée d'un être de mon espèce ; l'ombre d'une créature humaine, un seul de ses vestiges me cause les plus mortelles frayeurs.

Un matin, étant dans mon lit, inquieté par mille pensées touchant le danger que j'avais à craindre des sauvages, je me trouvais dans l'accablement le plus triste, quand tout d'un coup ce passage des saintes Ecritures me revint dans l'esprit : "Invoque-moi au jour de la détresse, et je te délivrerai, et tu me glorifieras."

(A suivre)

L'ASCENSION





Dans le parc

La comtesse, inspectant le ciel avant de sortir :

—Voilà un bien vilain nuage, j'ai grand'peur qu'il ne tarde pas à crever...

Le jardinier, tout en bêchant :

—Bah! madame la comtesse, nous sommes tous mortels!

Raisons sérieuses

Premier monsieur — Enfin, je me demande comment il peut la trouver bien?

Second monsieur — Ah! mon cher, elle a un million de raisons pour être trouvée charmante!

Premier monsieur — Par exemple! un million?... .

Second monsieur — De francs!!

A la campagne

—Marie?

—Madame?

—Je suis souffrante, et je brûle. Vous me ferez une tasse de chiendent pour me rafraîchir.

—Bien, madame.

Une heure après.

—Pouah! c'est une horreur, une abomination! Ce n'est pas buvable! Qu'est-ce que vous avez donc mis là dedans?

—Ce que madame m'a dit: du chiendent.

—Où l'avez-vous acheté?

—Je ne l'ai pas acheté, je l'ai arraché d'après le petit balais de madame.

L'esprit d'autrefois

Montmaur logeait dans un donjon du collège de Boncourt, dans l'endroit le plus élevé de Paris afin, disaient ses ennemis, de mieux découvrir la fumée des meilleures cuisines. Comme il recevait souvent deux ou trois invitations pour le même jour, craignant d'en manquer une seule, il fut obligé d'acheter un cheval, qui était toujours nourri aux frais de ceux qui invitaient son maître.

Ce parasite spirituel était admis dans les meilleures maisons. Il les amusait par ses ingénieuses réparties. Aussi disait-il souvent: "Qu'on me fournisse les viandes, je fournirai le sel."

La vie en plein vent

Respectons, aimons notre armée; c'est convenu, cela. Mais rien n'empêche de rire un peu de sa manière de dialoguer.

Un jeune soldat passe près d'un sapeur et fait à haute voix la réflexion suivante:

—Que de chance d'avoir tant de barbe! Moi, je serai toujours imberbe.

Le sapeur se retournant:

—Comment, imbécile! vous appelez ça de la "berbe." Apprenez, jeune blanc-bec, que l'on dit: "Imbarbe"! Est-ce de la berbe que je porte? m'est avis que c'est bien de la barbe.

Beau langage

Mme Van Pipperzeele a souffert d'une indisposition passagère. Le bon docteur Purgeraide lui a dit qu'elle avait un embarras gastrique et lui a prescrit une dose d'Hunyadi Janos.

Mme Van Pipperzeele raconte son aventure à une amie.

—Oui, le docteur a dit que j'avais un embarras de gaz tristes, et il m'a fait prendre une eau qui a un drôle de nom... Attendez, ça est comme le nom d'une pièce qu'on joue à la monnaie.

—????

—Och! j'y suis... de l'eau d'Hériodadi Janos.

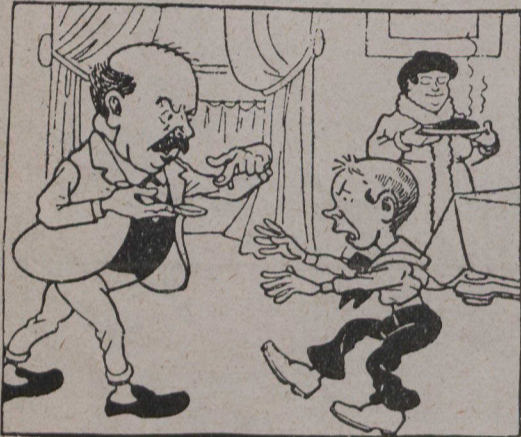
Petit supplément au dictionnaire de l'Académie

Propriétaire — Un monsieur qui ne ménage pas ses termes.

Jeune fille — Une cerise qui rougit avant d'être mûre.

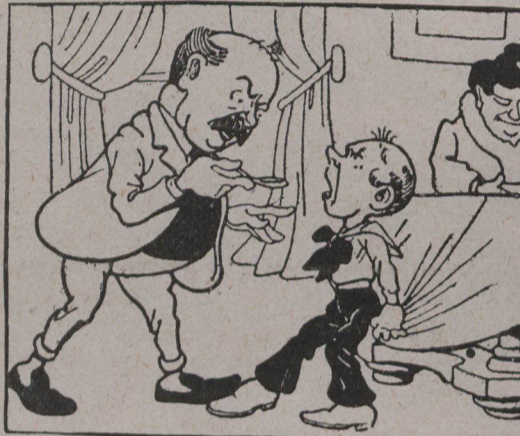
Tortue — Un animal qui marche toujours ventre à terre.

Téléphone — Une variété d'allopathie.

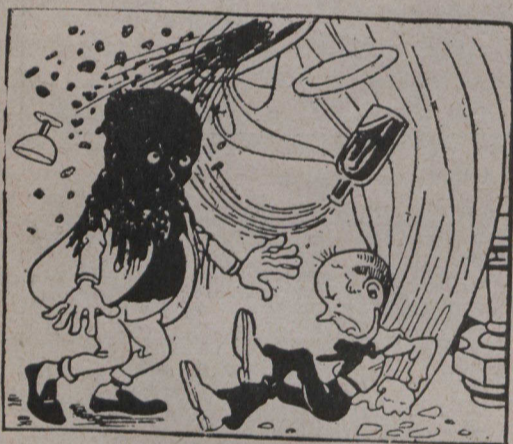


La tranquillité des parents — L'idéal de l'enfant

Tandis que Mme Durand sert un magnifique rognon à la sauce, M. Durand est chargé de faire prendre à son fils la cuillerée d'huile de foie de morue. L'enfant fait le tour de la salle, à reculons, fuyant devant l'écoeuvant remède.



Mais il arrive à la table juste au moment où sa mère pose le plat. Cette fois, plus moyen de fuir, la maudite cuillère s'avance, l'odeur de l'huile pénètre dans le nez du petit garçon, qui, de peur de tomber, se cramponne à la nappe.

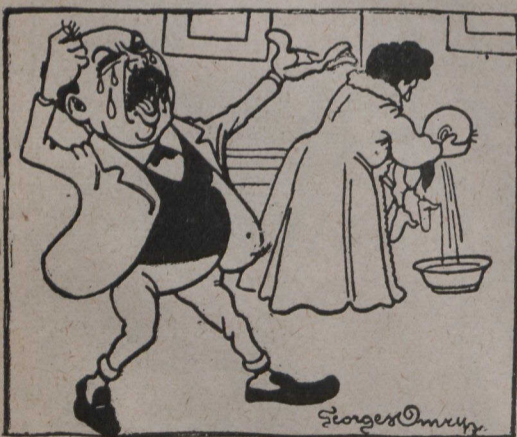


La tranquillité des parents — L'idéal de l'enfant (Suite)

...Mais il tombe tout de même, entraînant la nappe. Le plat de rognon est projeté en l'air, et toute la sauce retombe sur la figure du pauvre M. Durand.



On comprend la colère du digne bourgeois. Il se précipite sur son fils, le saisit et lui enfonce coup sur coup deux cuillerées d'huile.



La tranquillité des parents — L'idéal de l'enfant (Suite et fin)

Puis, il va se nettoyer, ce dont il avait grand besoin. Quand il revient, il aperçoit Toto malade. L'huile l'a écoeuré et maintenant la tête lui tourne... Le pauvre père s'écrie: "J'ai tué mon enfant! Un médecin!"

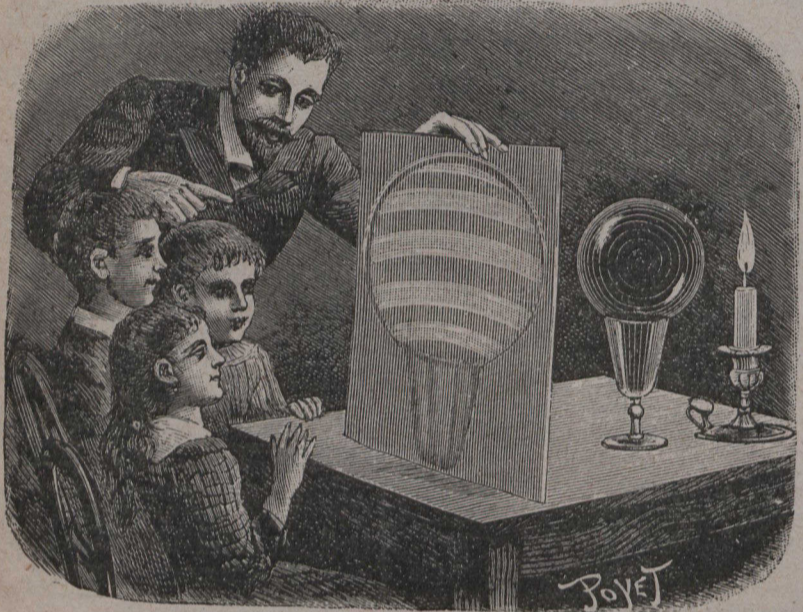
Le docteur arrive et se fait expliquer l'incident:—Que d'aventures pour si peu de choses; mais cela ne serait pas arrivé si vous faisiez prendre à votre enfant le "Glycomorrhuum" (extrait de l'huile de foie de morue) trois fois plus actif et d'un goût si délicieux que les enfants le prennent par gourmandise.

POUR NOS JEUNES AMIS

LES FILLES

Nous sommes des petites filles
 Obéissantes, bien gentilles ;
 Tranquillement nous trottinons
 Sans crier comme les garçons.
 A l'école, fort attentives,
 On nous voit toujours très actives,
 Ecrivain, cousant, tricotent ;
 C'est ainsi que passe le temps.
 Nous aimons la bonne tenue,
 Voyez, chaque élève est venue
 Visage frais, cheveux peignés,
 Mains propres et souliers cirés.
 On dit que nous sommes bavardes,
 Un peu taquines, babillardes,
 Ah! c'est bien vrai, nous le savons
 Et pourtant nous recommençons.
 Nous sommes des petites filles
 Obéissantes, bien gentilles
 Et si nous aimons folâtrer
 Nous aimons aussi travailler.

—Et vous me rapportez les noix? fit le petit garçon ravi.
 —Croyez-vous que je veuille les garder? Remettez-les dans votre sac, mais avant réparez la déchirure par laquelle les noix s'échappent.
 —La réparer? mais avec quoi? fit le petit paysan.
 —Tenez, j'ai là, dans ma poche, du gros fil pour ourler des torchons. Prenez vos noix et laissez-moi coudre, c'est un travail de fille, cela!
 Marguerite prit son dé, son aiguille et se mit en devoir de raccommoder le sac. Quand elle eut achevé, le paysan lui dit:
 —Comment vous remercier? je ne peux même pas disposer de quelques noix pour vous les offrir.
 —Mais, comptez-vous pour rien, lui dit-elle, le plaisir que j'ai eu à vous rendre service?
 —Ah! vous êtes bien gentille, allez!
 Et le petit paysan repartit, tout content.



Les anneaux colorés de Newton

Pour exécuter cette expérience, il suffit de souffler une bulle, que nous poserons sur le bord d'un verre enduit de liquide glycérique, et d'examiner ses couleurs ou plutôt les merveilleux changements de couleurs auxquels elle se prête.
 La lumière, en se polarisant sur l'enveloppe de cette bulle, y forme des zones colorées étudiées déjà par Newton, mais qu'il est très difficile d'observer si l'on n'en a pas une grande habitude. Voici comment vous y arriverez facilement. Placez d'un côté de votre bulle, à 3 pieds environ, une bougie allumée; de l'autre côté, à 4 pouces, placez un écran en carton blanc. Vous voyez aussitôt se dessiner sur l'écran l'image de la bulle, et au bout de quelques instants viennent s'y peindre, comme par un pinceau magique, les anneaux colorés que nous voulons étudier; ils vous apparaîtront avec une très grande netteté.
 Si vous opérez pour le public, remplacez l'écran opaque par une feuille de papier mince tendu sur un cadre, ou un morceau de papier à décalquer. L'image de la bulle sera ainsi observée par transparence, comme l'indique notre dessin.
 Vous remarquerez que les anneaux colorés ne sont pas fixes, mais bien doués d'un mouvement de translation de haut en bas, c'est-à-dire du pôle supérieur de l'image au pôle inférieur. Une couleur remplace une autre couleur, mais le hasard n'est pour rien dans le phénomène. La succession a lieu dans un ordre constant et est surtout apparente au sommet de la bulle.

PETIT AIDE FAIT GRAND BIEN

Marguerite s'en revenait de l'école et suivait un chemin assez étroit, quand tout en marchant elle aperçut une noix par terre. Elle leva la tête. Il n'y avait pas de noyer au bord du sentier; quelqu'un l'avait sans doute laissée tomber. Elle la ramassa.
 Plus loin, elle en trouva une seconde, puis une troisième, et elle s'aperçut que la route en était semée, elle les ramassa et en emplît son panier.
 Au tournant du chemin elle vit un petit paysan arrêté près d'une brouette sur laquelle se trouvait un sac. Les noix avaient dû tomber de ce sac, troué sans doute.
 Marguerite s'approcha du petit paysan et lui en fit l'observation. Celui-ci la remercia, examina son sac, auquel, en effet, il trouva un trou par lequel les noix s'échappaient.
 —Mais j'ai dû en perdre beaucoup! s'écria l'enfant en pleurant. Il faut que je revienne sur mes pas, si l'épicier auquel nous vendons nos fruits ne trouve pas le poids juste, il ne me paiera pas... et mes parents me battront...
 —Raccommodez votre sac, dit Marguerite en riant et regardez mon papier, tenez, j'ai ramassé tout cela depuis ma sortie de l'école.

avec son sac plein de noix, tandis que Marguerite retournait chez elle, le cœur satisfait d'avoir pu rendre un léger service.

DEVINETTES

- No 108
Quels sont les gens qui, en se regardant dans un miroir, ne se voient pas dedans.
- No 109
Que fait la nature lorsqu'elle produit un nez d'une grande dimension?
- No 110
Quel est le plus bel assaut que puissent faire entre eux deux hommes de cœur?
- No 111
Qu'est-ce qui a fait le premier bouillir la marmite à Montréal?

Solution des devinettes publiées dans le No 1186 de l'Album Universel

- No 104 — Parce qu'ils ont toujours de l'atout (la toux).
- No 105 — Ce sont les canards des grands journaux.
- No 106 — C'est d'emprunter de l'argent le mercredi des cendres pour le rendre à Pâques.
- No 107 — C'est ma soeur.

POÊLES et FOURNAISES

Si vous avez besoin d'un BON POÊLE DE CUISINE ne manquez pas de nous faire une visite qui sera toute à votre avantage. ☐ Nous avons l'assortiment le plus complet de la ville. ☐ Tous les genres de fournaies à des prix défiant toute concurrence. ☐ Morceaux et réparages de poêles, notre spécialité.

SPÉCIAL—Nous manufacturons le célèbre poêle d'acier "BRILLANT" fait précédemment par MM. Segala, J. L. Bélaïr & Fils & Tremblay & Perras, et nous sommes prêts à faire toutes réparations pour ces poêles à des prix raisonnables.

A. GALARNEAU & CIE, 322, Ave Mont-Royal
 TEL. BELL EST 2349—MARCHANDS 2134
 COIN BOYER

Choisissez le Meilleur Savon

Pour l'enfant



Que votre choix tombe sur le plus pur, le plus doux. C'est par un tel choix que vous conserverez la peau délicate du bébé en bon état, et que vous préserverez son corps de toute irritation.

Ce même savon qui conservera la peau de votre enfant, conservera aussi la vôtre fraîche et douce tant que vous en ferez usage.

BABY'S OWN SOAP

Le savon idéal pour la Toilette et le Bain

ALBERT SOAPS, Limited, Mfrs.
 MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont jamais traduits



Clubs de Hockey

ASSORTIMENT COMPLET

Hockey, Patins et Chaussures

Notre stock est des plus complets et comprend tous articles appropriés pour les EXPERTS

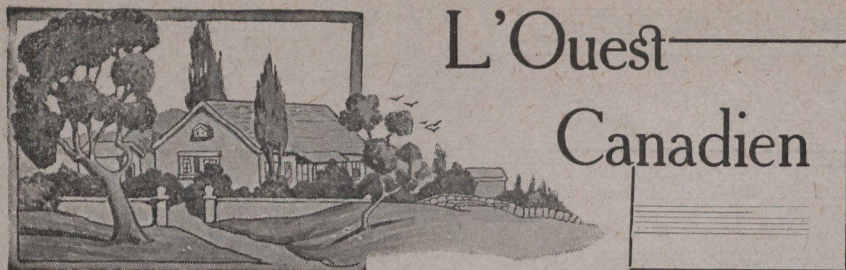
Bâtons de hockey pour club, \$2.00, \$3.00 et \$4.50 la douzaine.
 Pantalons de hockey de 75c à \$1.25 la paire.
 Patins de 50c à \$5.00 la paire.
 Jersey et sweaters, de \$1.25 à 5.00 chacun.
 Chaussures pour hockey, de \$1.75 à \$3.50.
 Voyez nos chaussures "Featherweight" de 6 ONCES, pour la course, à \$3.50. La plus légère fabriquée.

SPÉCIAL—Patins norvégiens garantis, de 15 pouces, nickelés, \$5.00 la paire. Escompte spécial accordé aux clubs. Demandez notre catalogue

A. E. BREGENT, 192 Ste-Catherine Est

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2c. Adressez: B. P. 7 St Sauveur, Québec, Canada.





L'Ouest Canadien

Le simple sens commun fait supposer que dans un pays de plus de mille milles de long, et de près de cinq cents milles de large, il est possible de trouver plusieurs climats, des terres et des topographies différentes. C'est précisément le cas de l'ouest canadien; et bien que, en général, cette partie du pays puisse offrir des dissemblances; il y a pourtant quelque chose de commun à toute son étendue, c'est que ses différentes sections offrent un attrait particulier, selon les désirs du colon.

Pour plus de clarté dans le sujet ici traité, il sera bon de se rappeler que l'ouest canadien dont nous parlons dans ces pages, comprend: la province de Manitoba et les provinces nouvellement instituées d'Alberta et de Saskatchewan. On pourrait aussi y comprendre certaines parties des districts du nord, mais, comme ces parties sont jus qu'à un certain point inaccessibles à la colonisation actuelle, nous ne jugeons pas à propos de nous en occuper, sinon en passant, et par pure référence. Qu'il suffise de dire que même en ces districts du nord, on a obtenu d'excellentes récoltes de céréales; ce qui démontre à l'évidence combien favorables sont les conditions climatiques des districts qui se trouvent au sud de cette contrée.

LE MANITOBA

Le Manitoba a été la sphère d'action des efforts accomplis par les immigrants qui furent les pionniers de l'ouest canadien, et ses habitants peuvent être fiers de ce qui a été fait en ce pays, qui sert d'exemple tangible aux régions de l'ouest, où des succès similaires récompensent les efforts des travailleurs du sol. Il n'y a que trente-six ans, la province dont il s'agit ne comptait que 17,000 âmes. Aujourd'hui, sa population est de 400,000 âmes. En 1870, lorsque le Manitoba entra dans la Confédération, sa production agricole n'était même pas mentionnée dans les statistiques. Or, en 1881, on signale déjà en sa faveur, une production de 1,000,000 de boisseaux de blé récoltés sur une superficie de 51,300 acres; et 1,270,268 boisseaux d'avoine. En 1902, la surface cultivée de Manitoba, était de 3,189,015 acres: 2,039,940 consacrés à la culture du blé, et donnant une récolte d'environ 53,000,000 de boisseaux. De façon correspondante, on signale de grandes augmentations quant à l'avoine, à l'orge, aux racines de lin, et aux pommes de terre. En 1903, la moyenne de production de blé à l'acre, fut de 16.42 boisseaux, soit environ 10 boisseaux de moins à l'acre que l'année précédente; cependant, un prix de vente plus élevé rendit la récolte de 1903 aussi profitable que celle de 1902. En 1904: 2,412,235 acres furent consacrés à la culture du blé, qui rapportèrent 39,162,548 boisseaux, soit une moyenne de 16.52. En 1905 la surface cultivée fut de 2,643,588 acres. En vingt-sept endroits, le rendement varia de quinze à trente-cinq boisseaux, donnant une moyenne de 21.07, pour une production totale de 55,761,416 de boisseaux. Sur les 432,298 acres consacrés à l'orge, la récolte fut au total de 14,064,025. Etant donnés les prix de 60 cents pour le blé, 40 cents pour l'avoine, et 50 cents pour l'orge, ces récoltes rapportèrent \$58,682,471 aux 45,000 fermiers de la province, soit plus de \$1,300 pour chacun d'eux en 1905. Le progrès rapide de la province peut être entrevu d'après ces chiffres.

L'accroissement de l'industrie laitière fut aussi satisfaisant; et quant à la culture mixte, il lui fut prodigué un plus grand intérêt, en grande partie attribuable à l'augmentation de la population.

Il est aussi digne de remarque de dire que durant l'hiver 1904-1905, 17,941 têtes de bétail furent engraisées, et que le nombre de vaches laitières de la province était alors de 132,684. On peut attribuer le grand nombre cité de vaches laitières, à l'intérêt grandissant que les gens du Manitoba portent à l'industrie laitière, qui s'est montrée merveilleusement profitable. La production laitière en 1904 fut évaluée à \$768,547.38, et celle de 1905, à \$896,937.64; la production du fromage figurant pour \$127,346.41 et celle du beurre pour \$769,591.15.

Un monsieur qui est au courant des choses du Manitoba depuis de nombreuses années, disait récemment: "La richesse du sol et les conditions climatiques favorables équivalent ici à de l'épargne mise en banque, de laquelle, actuellement, les fermiers de la province ne retireraient qu'une partie des intérêts capitalisés d'année en année. Ce ne sera que lorsque 20,000,000 d'acres de notre héritage porteront des récoltes, que nous nous rendrons compte de ce que sera l'épargne dont nous parlons; car il faut noter que maintenant il n'y a que près de 5,000,000 d'acres qui soient cultivés. Ces terres peuvent encore être achetées à raison de \$5 à \$40 l'acre. Des fermiers qui habitent sur leur terre, dont la valeur est estimée de \$15 à \$40 l'acre, en retirent actuellement un revenu correspondant à 7 pour cent d'un placement qui équivaldrait à plus du double de cette valeur.

La ville de Winnipeg

Il est probable qu'on ne puisse se faire une meilleure idée de la prospérité du pays, qu'en visitant la ville de Winnipeg, à laquelle il semble impossible que les écrivains puissent rendre justice en n'employant que les termes usuels de louanges. Cette capitale, dont on parle souvent comme du "Chicago canadien", occupe certainement une position préminente parmi les villes de ce continent. Elle est pratiquement la porte d'entrée de l'ouest, en même temps qu'une métropole de 100,000 habitants — et sous tous les rapports une ville aux promesses splendides, témoin d'une vie forte et vigoureuse. En fait de possibilités commerciales, Winnipeg est une grande ville. Elle possède des tramways électriques, des rues larges, des boulevards bien entretenus, des artères bien pavées, et tout ce qu'il y a de mieux en ce qui touche aux autres améliorations. Durant l'année 1905, environ \$11,000,000 de bâtisses y furent construites; tandis que le record pour 1906 montrera une augmentation beaucoup plus grande, qui ne sera surpassée que par des villes telles que Chicago et New-York. Les entreprises diverses et le commerce y sont florissants.

Autres cités, villes et villages

En outre de Winnipeg, siège du gouvernement, il y a la ville de Brandon, qui est la seconde en importance, suivie par les villes de Portage la Prairie, Morden, Carberry, Neepawa, Manitou, Dauphin, Minnedosa, Birtle, Emerson, Gretna, Wawanesa, Somerset, Baldur, Souris, Deloraine, Melita, Virden, Rapid City, Hamiota, Gladstone, St Boniface, Carman, Killarney, et un nombre d'autres qui gagnent rapidement en importance, grâce à la richesse qu'elles retirent des districts agricoles environnants. Chacune de ces villes a ses élévateurs à grains, ses moulins, et ses entrepôts pour emmagasiner les grandes quantités de blé qui y sont mises en vente.

Il y a des vingtaines de villes que l'on pourra encore développer, le long des lignes des chemins de fer qui traversent cette province. De sorte que les nouveaux arrivants pourront tirer avantage de cet état de choses, s'ils le désirent.

Bénéfices à réaliser

En 1902, les terres cultivées en blé donnèrent un profit net de plus de \$6 à l'acre. La production moyenne ayant été de 26 boisseaux, qui, vendus à raison de 55c par boisseau, rapportèrent \$14.30 par acre. On admet, en effet, que tout le travail du labourage, des semailles, de la récolte, et de la mise en vente, par main d'oeuvre salariée, peut être fait à raison de \$7.50 à l'acre. Même, en allouant \$8, il resterait un bénéfice net de \$6.30. Ce qui correspond à un revenu de 7 pour cent, pour une terre valant \$90 l'acre. Or, des fermiers qui font de tels gains, peuvent être assurés que leurs terres gagneront de la valeur d'année en année. Juste rémunération d'une vision intelligente des choses, comme aussi de l'esprit d'entreprise et de qualités industrielles.

(A suivre)

COLONIAL HOUSE

SQUARE PHILLIPS

Grande Vente Annuelle d'Escompte

DURANT LE

Mois de Janvier



NOUS offrirons notre stock entier (à l'exception de 2 ou 3 lignes, que nous sommes liés par contrat, de vendre à prix fixe) à des escomptes variant de

10 p.c. à 75 p.c.

Plus 5 p.c. d'extra pour le comptant



Une attention spéciale est donnée aux ordres par la maille.

Henry Morgan & Co., Ltd

SQUARE PHILLIPS, MONTREAL

Anciennes industries domestiques

AU temps de nos grand'mères, le fuseau et les aiguilles à tricoter tenaient une place importante dans la vie féminine.

Il n'en est plus ainsi, maintenant que les jeunes personnes jouent au "golf", au "cricket", montent à bicyclette, font du yatching ou de l'automobile à grande vitesse. Les jolis rouets d'antan sont relégués dans les musées, et les aiguilles ne s'agitent plus qu'aux mains des très vieilles femmes.

La mécanique produit à bon marché de fort jolis tricots, de sorte qu'il semble bien inutile de s'appliquer encore à ces travaux minutieux et longs, auxquels on donnait autrefois tant d'attention. Il est bien des jeunes filles aujourd'hui qui ne sauraient pas faire un bas et qui n'ont jamais considéré un rouet que comme objet de curiosité. Elles connaissent peut-être le travail au crochet, mais le tricot à l'aiguille, à "la broche", comme on disait dans le temps, leur demeure un mystère. Et pourtant, c'est un passe-temps bien agréable, et l'on peut, avec un peu d'habileté, créer des choses que la mécanique ne saurait jamais égaler. C'est comme pour les dentelles et les broderies, le travail à la main aura toujours son prix.

Le tricot à l'aiguille est très simple. Un seul regard jeté sur les petits dessins qui sont donnés sur cette page en révélera tout le secret. Et, du moment que l'on sait faire les mailles, ainsi que le montre nos figures, on peut les combiner dans d'innombrables variétés pour en faire ce que l'on veut, depuis le simple bas ordinaire jusqu'à la fine dentelle. Le tout est d'avoir du goût et de l'imagination. Il faut savoir aussi que, pour rétrécir un tricot, il suffit de prendre deux mailles à la fois sur l'aiguille, tandis que, pour l'agrandir, il faut passer deux fois l'aiguille dans la même maille. La lettre en est grosse, comme on voit.

Plus compliqué est le filage de la laine, du lin ou du chanvre, car ces substances doivent passer successivement par plusieurs opérations avant d'arriver au point

d'être mises en fil. Mais il y a eu, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours d'électricité et de vapeur, bien des modes de filage.

Je me souviens qu'il y a quelque deux ans, lors d'une exposition d'industries domestiques tenue dans les salons de la maison Morgan, par le "Women's Art Association", de vieilles fileuses canadiennes excitaient grandement l'étonnement des visiteuses, qui ne pouvaient comprendre comment, d'un tour de doigt et d'un tour de rouet, on pouvait ainsi transformer de moyens rouleaux de laine en un brin très fin et très tenu.

Lorsqu'on regarde, dans les musées d'ethnographie, dans celui du Château Ramzay notamment, et chez les amateurs de vieux meubles, les délicieux rouets guillochés et sculptés, on ne s'imagine guère que la découverte de ces instruments primitifs représente une somme d'essais successifs et laborieux, et que ces rouets sont déjà, au vrai sens du mot, des machines industrielles. Ils se différencient donc complètement des outils des-

sèrent les formes les plus variées; les châssis furent construits en hauteur ou bien allongés, très élevés ou raccourcis. De même, la roue fut formée d'une simple gorge posée sur des rayons tournés, ou bien fut pleine, comme les roues des chars à boeufs des rois fainéants, ou encore à demi-ajourée.

D'ailleurs, rouet ou rouète, comme on l'orthographia un temps, signifie: petite roue. On disait d'une voiture basse qu'elle était montée sur rouettes. Et c'est évidemment l'esprit d'observation qui sut transformer le mouvement de rotation en mouvement de torsion et d'enroulement au moyen des broches de métal et des bobines.

Suivant leur genre de travail, les rouets furent bâtis plus ou moins solidement et avec une précision plus ou moins grande. En principe, il s'agissait, avec le moins de fatigue possible, de faire tourner rapidement le fuseau disposé sur le bâti de l'autre côté de la roue. Dès le quatorzième siècle, la pédale

dans les paroisses qui sont situées en arrière de Trois-Rivières, entre autres, il y a encore des constructeurs de rouets les plus pittoresques qu'on puisse imaginer. Chose curieuse, ces braves tourneurs n'ont pas encore été gâtés par l'industrialisme, et ils continuent à fabriquer, non seulement des rouets pratiques, mais ils ont des raffinements d'élégance et des détails de construction charmants.

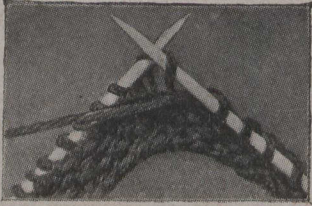
Ainsi, pour fixer le fuseau et le rendre libre de bien tourner, deux montants droits formés de deux bouts de bois suffiraient. C'est ainsi qu'on menue presque partout. Là-bas, pas du tout; l'ouvrier s'astreint à tourner toutes les pièces de sa machine.

La pièce qui sert à écarter la roulette à gorge où vient prendre la ficelle qui donne le mouvement, est joliment travaillée et les deux montants adroitement fuselés. N'est-il pas touchant de constater la conscience de ces artisans, qui veulent, non seulement livrer à leurs pauvres pratiques un bon ouvrage, mais encore récréer leurs yeux par la grâce qu'ils savent donner à leurs petites machines?

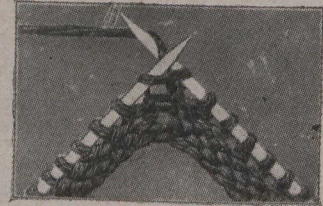
Ce souci de la beauté dans les moindres outils du ménage était la marque du moyen-âge, et, à ce point de vue, nous devons déplorer la laideur envahissante de la fabrication usinière.

Celle-ci ne songe qu'à produire vite, ne se souciant pas de mettre un peu d'art dans ce qu'elle crée. Un peu d'art pour réjouir les yeux et le cœur des pauvres tâcherons condamnés à passer leur vie devant des machineries lourdes et laides. Ce qui leur ferait regretter, s'ils avaient le temps de penser à ces choses, les fins rouets d'antan, dont le travail était plus lent, mais qui accompagnaient si joliment de leur ron-ron les chansons des fileuses.

Hélas! bientôt peut-être, dans les campagnes les plus reculées, comme aujourd'hui dans les villes, les beaux rouets sculptés ne vivront plus que dans le souvenir des bonnes gens. Ils auront été tués, comme tant d'autres choses du passé, par ce besoin de vitesse et de nouveauté qui est le propre des temps modernes.



Dans le tricot à côtes l'aiguille est tenue ainsi.



Position des aiguilles dans le tricot ordinaire



L'aiguille est tenue ainsi de la main droite



La main gauche prend cette position



Position des mains pour le montage du tricot

tinés à filer à la main, c'est-à-dire des fuseaux.

À l'origine, les premiers hommes tournèrent un morceau de bois dur et lourd en forme de navet, qui leur servit à tordre et à enrouler le fil, en lui donnant, au doigt, un vif mouvement de giration.

Je ne sais si mes lecteurs ont déjà vu travailler des fileuses à la quenouille. Ces ouvrières tirent de la main gauche une pincée de lin ou de chanvre, tandis que le bras droit, étendu, écarte le fuseau, qui virevolte et sautille, entraînant le fil formé.

Au moyen-âge, à l'époque romaine surtout, cet humble morceau de chêne ou de buis fila les bobines de lin ou de soie. On ne connaissait pas d'autre moyen de fabrication dans toute l'Europe, et, à Paris, lit-on dans des mémoires du temps, "les fileresses à grans fuseaux qui savoient desvider, filer, doubler et recoudre", formaient une bonne partie de la population ouvrière.

C'est au treizième siècle seulement que l'usage du rouet se répand, non pas encore dans le peuple, mais chez les grandes dames, qu'on voit "affublées au rouet, encolonnées, appareillées et mirées". C'est donc en grande toilette et avec toutes sortes de grâces et de minauderies que ces précieuses faisaient tourner leurs fuseaux mécaniques. Elles se réunissaient ainsi pour causer et dévider des paroles aussi entortillées que leurs fils.

Vers la même époque, le bon Duguesclin voyait toutes les femmes de Bretagne travailler pour payer sa rançon, depuis la châtelaine jusqu'à "la pauvre fille fileresses de laine au rouet."

Suivant les provinces, ces petites machines épou-



Une fileuse à son rouet, a toujours quelques chose de poétique



Type de fileuse de l'ancien temps

THE MONTREAL PHOTO- ENGRAVING CO'Y

Ce titre acheté de l'Hon.
T. Berthiaume, est la pro-
priété de "L'Album
Universel", 51, Rue
Sainte-Catherine Ouest.

ERNEST MACKAY,
PROPRIÉTAIRE



Cet atelier est installé dans le même local que L'ALBUM UNIVERSEL, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain. ¶ Toutes sortes de travaux de photogravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini. ¶ Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis. ¶ Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes : trois couleurs, procédé "1DAY," grain, etc. ¶ Spécialité : Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention. ¶ Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.



Succursale à Québec : LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Ste-Catherine Ouest

Coin de la Rue Saint-Urbain

MONTREAL